

Le Samedi

VOL. III — NO. 51

MONTREAL, 28 MAI 1892

PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO 5 CTS

UNE CATASTROPHE



UN TRISTE RÉVEIL.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 28 MAI 1892.



Les excuses sont un cataplasme qui ne guérit pas toujours le mal.

Certains chagrins sont si amers que le souvenir des autres peines passées nous semble doux.

Une des plus rares qualités, même parmi ceux qui en possèdent beaucoup, est de comprendre les autres.

C'est un pénible sentiment que d'être obligé de prêter, à ceux qu'on aime, de la noblesse et de la délicatesse.

Les souvenirs heureux sont écrits dans la mémoire, mais les dates tristes y sont comme marquées au fer rouge.

Le châtement de l'orgueil, c'est qu'il est très difficile et très pénible, sinon parfois impossible, même au plus orgueilleux, de toujours soutenir son rôle.

En jouant de l'accordéon près d'une huitre, celle-ci ouvre sa coquille. On demande si c'est pour mieux écouter ou pour essayer de trouver un moyen de se sauver.

On ne peut mettre de la poésie dans toutes les positions, mais, avec de la dignité et du courage, on peut toujours y mettre de la grandeur par l'accomplissement du devoir.

Il y a presque autant de mérite à soutenir une théorie nouvelle qu'à la lancer, car, dans le second cas, du moins vous revient-il la gloire de l'originalité, tandis que dans le premier il faut surmonter sa vanité et justifier son enthousiasme.

MAL EXPRIMÉ

Louis Finaud.—Ce grand gaillard mériterait un coup de pied du premier fou venu. Que j'aimerais à le lui donner !

DANS LE SIÈCLE DU PROGRÈS



Pourquoi n'aurions-nous pas cette nouvelle combinaison pour la saison de l'été.

UN MAL POUR UN BIEN

La mendiante.—S'il vous plaît, monsieur, donnez-moi quelque chose tout de même.

Une âme charitable.—Pourquoi dites-vous : "Tout de même" ?

La mendiante.—Ne me reconnaissez-vous pas ? Je suis la femme du pauvre aveugle.

Une âme charitable.—Oui, oui ! Qu'est-ce qu'il y a ?

La mendiante.—De nouveaux troubles, monsieur ; mon mari a recouvré la vue.

L'ART DE METTRE UNE CEINTURE

Il y a encore des Grecs qui, au lieu de l'habillement européen, portent l'ancien costume national. Une des pièces de ce costume est une magnifique ceinture de soie rouge, longue de plusieurs mètres.

Voici comment on la met pour avoir la taille fine : un domestique en tient un bout en s'arc-boutant de toutes ses forces contre un meuble ou un mur ; le propriétaire de la ceinture tient l'autre bout et l'enroule autour de son corps en pirouettant comme un danseur d'opéra.

Il faut une longue habitude et pas mal d'agilité pour réussir dans cet exercice.

VINGT ANS APRÈS



—Je dis, monsieur Pallandard, qu'il y a vingt ans, lorsque nous nous promenions dans les bois, votre conversation était autrement intéressante.

MOTS D'ENFANTS

Juliette.—Dis donc, maman, qu'est-ce qu'a mon nez ?

La mère.—Tu es sorti sans mettre tes pardessus et tu t'es mouillé les pieds.

Juliette.—Oui, mais comment cela peut-il me mouiller le nez ?

M. Lebeau.—Tiens, Fernand, voici des chocolats pour toi. Crois-tu que ta sœur va descendre bientôt.

Fernand.—Oui, elle va venir dans la minute. Comme ça serait beau, si elle vous épousait, au lieu de ce vieux singe de monsieur Donnerien !

LOGIQUE



Le tramp.—Voulez-vous me donner dix cents pour me procurer de quoi manger ?

Le monsieur.—Je vous en ai donné un tout-à-l'heure.

Le tramp.—Je sais bien ; mais vous ne pouvez pas vivre tout le temps avec dix cents.

L'ESPRIT D'AFFAIRES DES FEMMES

Un cas de guérison assez curieux s'est produit tout dernièrement.

La personne dont il s'agit était veuve ; elle s'était mariée avec un M. Norton, mort depuis plusieurs années. Sentant sa fin s'approcher, elle envoie en toute hâte chercher son notaire. Celui-ci s'empresse de se rendre au domicile de la veuve, qu'il trouve au lit, avec une table et une chaise à côté, qui l'attendaient. Elle lui demande d'écrire son testament. Il écrit donc la formule consacrée, et attend.

—D'abord, dit la veuve d'une voix à peine intelligible, je veux laisser la ferme à mes deux fils, Henri et Jacques... Pourquoi n'écrivez-vous pas ?

—Parce que, dit le notaire, vous n'avez pas le droit de faire cela ; la ferme ne vous appartient pas en propre, par conséquent vous ne pouvez pas la donner.

—La ferme n'est pas à moi ! s'écrie-t-elle d'une voix beaucoup plus forte que tout à l'heure.

—Non, madame, répond le notaire ; vous n'en avez que l'usufruit, votre vie durant.

—Je n'ai pas le droit de disposer de cette ferme que je cultive depuis au-delà de vingt-sept ans ! Je voudrais bien savoir ce qui m'en empêche. Expliquez vous, de grâce, monsieur.

—Parce que votre mari, en mourant, ne vous en a laissé que l'usufruit, votre vie durant, et à votre mort, la terre retournera de droit à son fils Jean. Vos enfants auront les autres propriétés.

—De sorte que, moi morte, Jean Norton entrera en possession de cette maison et de la ferme, que je le veuille ou non.

—C'est précisément comme cela.

—Alors je ne meurs pas, dit la vieille d'une voix tonnante. Ce disant, elle jette les jambes en dehors du lit, s'enveloppe dans une couverture et traverse la chambre d'un pas chancelant et s'en va s'installer sur un fauteuil devant le feu.

Le notaire ramassa ses papiers et s'esquiva.

Il y a quinze ans que cette aventure est arrivée et la dame vit encore aujourd'hui.

ERREUR N'EST PAS COMPTE



I
—N'est-ce pas que c'est beau une résidence d'été, avec de jolis arbres en avant....



II
Les arbres qu'elle avait vus.

CE QUE VENUS SAVAIT FAIRE

Sur une des plus belles plantations de la vieille Virginie, s'élevait encore aujourd'hui un château que les gens de l'endroit montraient autrefois avec un juste orgueil.

Cette demeure quasi-royal, dont les colonnades, en marbre d'une blancheur éblouissante, était entourée de jardins et de parcs immenses, où poussaient depuis des siècles des ormes énormes, des tilleuls magnifiques, et des hêtres touffus. Les meubles antiques, les cristaux rares et les argenteries hors ligne faisaient l'admiration de tous.

La maison, depuis la cave au grenier et planchers, parquets, couloirs, tables étaient cirés à neuf tous les jours et avaient le poli du miroir.

Dès l'aube, tous les matins, une nuée de nègres agiles et de jeunes négresses s'abattait sur les parquets, nettoyait et mettait tout en ordre.

Mais la guerre de sécession vint. Nègres et négresses disparurent, obligés de chercher ailleurs un refuge.

Une de ces servantes se présenta un jour chez Mme B..., de New-York, et demanda à s'engager ; c'était la vieille Venus, pimpante encore malgré son âge avancé. Il faut dire que tout le monde se disputait les servantes de la ci-devant richissime Mme C..., parce qu'on les savait bien dressées.

—Sais-tu faire la cuisine ? demande Mme B... à Venus.

—La cuisine ! Il n'y a jamais mis les pieds. Chez nous, c'étaient Cécilia, Minerve, Lucie, Julia, Rochel, Loth et Pommela, qui s'occupaient de la cuisine.

—Sais-tu faire l'ouvrage de la maison ? demande ensuite Mme B... que le babillage intarissable de Venus commençait à intéresser.

—Non, ma bonne dame, je n'y entends absolument rien. Il y avait chez nous Berthe, Jeanette, Lisette, Rose, Dinah, Solomée et Gertrude pour s'occuper de ces ouvrages-là.

—Mais tu pourras peut-être aider à la buanderie ?

—Non, chère dame, je n'ai jamais lavé ni repassé de ma vie. Chez nous, c'étaient Catharinette, Mathildée, Sooky, Henriette et Lydia qui faisaient le blanchissage.

—Tu peux au moins avoir soin des enfants ?

—Avoir soin des enfants ! Y pensez-vous ?

Cela n'entre pas dans mes attributions. Julia, Phoebée, Pénélope, Cléopâtre et la vieille Marie avaient soin des enfants.

—Mais que faisiez-vous donc chez Mme C... ? dit Mme B... agacée.

—Oh ! reprend la vieille Venus, et un sourire de satisfaction illumina tout d'un coup son visage ridé et noir comme l'ébène, oh moi, voyez-vous, je ramassais les lunettes de madame et je les lui remettais sur le nez avec des précautions infinies. Essayez-moi, madame.

LE NOMBRE TRENTE-SEPT

C'est un nombre curieux que le nombre 37. Multipliez-le successivement par les 9 premiers multiples de 3, c'est-à-dire par 3, 6, 9, 12, 15, 18, 21, 24, 27, vous obtiendrez comme produits des nombres composés des trois mêmes chiffres.

Cette particularité permet de faire le petit tour que voici :

Priez une personne d'écrire un chiffre quelconque (de 1 à 9) et de le répéter trois fois, de façon à avoir un nombre formé de trois mêmes chiffres, puis de diviser ce nombre (que vous ne connaissez pas) par la somme des trois chiffres dont il est formé : quel que soit le chiffre primitivement choisi, vous pouvez annoncer à l'avance que le quotient de la division est 37.

UN BIJOU D'AUTREFOIS

Dans l'ancienne Rome, les enfants des nobles et des riches portaient tous un ornement distinctif. C'était un bijou, composé de deux plaques d'or concaves rattachées par une charnière et formant ainsi un globe complet. Ce bijou s'appelait *bulle*. Il ressemblait à peu près aux médaillons que portent encore les femmes chez nous. Les enfants des ouvriers et des gens pauvres portaient aussi au cou une bulle : seulement elle était en cuir et attachée à une courroie de même matière.

Les bulles d'or ou de cuir pendaient sur le devant de la poitrine : les jeunes Romains les portaient jusqu'à l'âge de dix-sept ans.

UN CHEF DE GARE EN JUPON

Sur une ligne de chemin de fer du midi de la France, le chef d'une très petite gare avait une femme et une chèvre. Or, cette chèvre ne voulait se laisser traire que par cette femme. Celle-ci étant partie en voyage, notre chef de gare fut contraint, pour avoir du lait, de revêtir un jupon et de coiffer un bonnet à fleurs jaunes de sa moitié.

Ainsi accoutré, il rentrait un matin, un grand bol de lait dans chaque main, quand soudain retentit un sifflement strident...

C'était le train spécial qui menait à Hyères la reine d'Angleterre !

Notre homme n'eût que le temps de déposer ses bols pour faire les signaux d'usage au passage du train. On juge de l'ébahissement des nobles voyageurs à la vue de ce pittoresque fonctionnaire.

LE TRUC DU VERRE D'EAU

RECOMMANDÉ PAR "LE SAMEDI"

Prenez un verre ordinaire, rempli à moitié d'eau, et demandez aux gens présents s'ils croient que vous pouvez le fixer au mur au moyen de deux épingles. Naturellement ils vous répondront que la chose est impossible. Choisissez alors un ami, bon enfant, et demandez-lui de vous prêter deux épingles.

Plantez-en une dans le mur et appuyez le verre dessus, en ayant soin de le maintenir en place avec la main, et pendant que vous ferez semblant d'enfoncer l'autre épingle en dessus du verre, faites tomber celle de dessous, comme par mégarde. Demandez alors à l'ami de vous la ramasser, et lorsqu'il se penchera vers lui sur la tête le contenu du verre. Ce truc, lorsqu'il est exécuté avec adresse, ne manque pas de soulever des tonnerres d'applaudissements. Presque à chaque fois, l'ami complaisant se relève pané de rire.

CE QUI ARRIVE SOUVENT

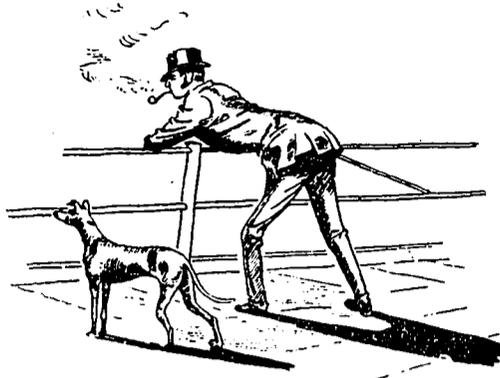


Les père et mère de la grande dame.

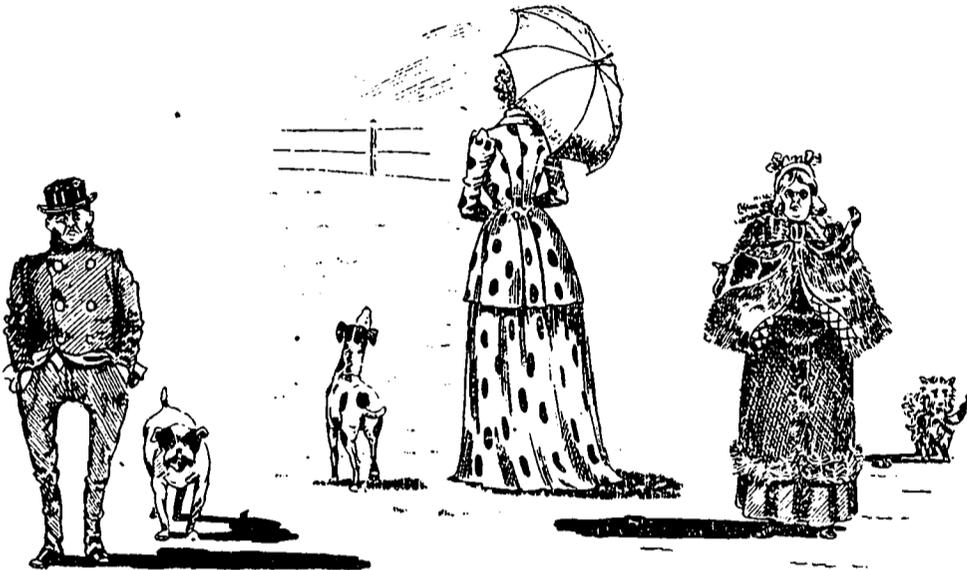
QUELQUES CHIENS ET LEURS PROPRIÉTAIRES



I
L'écceurtrique.



II
Le digne cherchant sa proie.



III
Le troup.



IV
La grande dame.



V
La vieille fille.



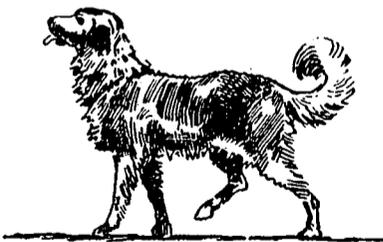
VI
Le chien de bébé.



VII
L'employé public.



VIII
Le gros millionnaire.



IX
Le chien de mademoiselle Julie.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Il y a en moyenne 36 millions de naissances par année, ce qui fait 70 par minute, une en moins d'une seconde.

On s'est amusé à calculer qu'en plaçant les berceaux bout à bout, cela ferait une longueur égale au tour de la terre, et que si l'on faisait défiler une à une les mères avec leurs enfants, à raison de 20 par minute, les derniers qui passeraient seraient déjà des petits garçons et des petites filles de plus de quatre ans.

Un gascon ayant reçu des coups de bâton, dont il était menacé depuis longtemps, se consolait en disant :

—Bon ! me voilà guéri de la peur !

Deux bohèmes, comptant l'un sur l'autre, font un fin dîner dans un café des boulevards. On apporte l'addition.

—As tu de l'argent ?

—Non... et toi ?

—Pas un centime... Jouons le dîner en cinq sec, il n'y en aura qu'un à avoir le déshonneur !... et les sergents de ville.

Nos bébés :

—Voyons, mon petit Robert, que de fois on t'a déjà recommandé de ne pas feurrer les doigts dans le nez !

—Alors, pourquoi qu'y a des trous ?

Dans un grand hôtel de petite ville.

Un voyageur se plaint à l'hôtelier :

—Je n'ai pu dormir de la nuit, mes draps étaient remplis de miettes de pain !

—Monsieur, fait le patron narquois, aurait peut-être préféré des puces ?

A la correctionnelle.

Un habitué de tripot est accusé d'avoir un peu trop aidé la fortune :

Le président.—Quels sont vos moyens d'existence ?

Le prévenu (fièrement).—Je fais des traductions.

Le président.—Du grec, alors ?

—Pourquoi le marronnier du 20 mars est-il aussi en retard ?

—Parce qu'il a peur qu'on le prenne pour une feuille avancée.

Calino, se trouvant dans un wagon de troisième classe avec son fils, voit celui-ci s'amuser avec les tickets.

—Ah ça ! fait-il en les lui retirant vivement des mains, est-ce que tu as besoin de faire voir que nous voyageons en troisième ?

Kelfumiste entre dans un magasin de chaussures et demande qu'on prenne mesure à son enfant pour une paire de bottines.

—Mais où est l'enfant ? dit le commerçant.

—Ah ! sapristi, s'écrie Kelfumiste, je l'ai oublié !

Champoireau, qui est devenu avare, a invité un de ses amis à un repas qui aurait à peine suffi pour un malade à la diète.

Après le dessert, le convive remercie.

—Vous m'excuserez, lui dit son amphitryon ; je vous ai traité en ami, c'est sans cérémonie. Quand voulez-vous que nous recommencions ?

—Mais tout de suite.

La petite Lili a mal aux dents, elle pleure ; sa maman veut la consoler.

—Voyons, sois sage... devant le monde !

—Oh ! dit Lili, tu es bien heureuse, toi.

—Pourquoi ?

—Quand tu as mal aux dents, tu les ôtes.

UNE SAGE VENGEANCE

Deux bourgeois ayant eu dans un café une altercation très vive, l'un d'eux, pour se venger, écrivit à la brune, sur la porte de l'autre, le mot *gredin*.

Ce dernier alla le trouver et ne l'ayant pas rencontré, lui laissa sa carte avec ses mots :

"Ayant trouvé à ma porte le nom de M. X..., je suis venu lui rendre sa visite."

UN PLAT ROYAL



La jeune mariée, jettant six œufs avec leur coquille dans le plat.—C'est bien conforme à la recette qui dit : "Ajoutez six œufs et agitez vivement."

POUR SON ARGENT



Louis.—Pour l'amour, jette-moi ce cigare.
Paul.—Dis donc, ce n'est pas tous les jours que je donne dix sous pour un cigare, et quand je le donne...
Louis.—Tu demandes cinq centins de monnaie!

COMMENT ON DEVIENT SUPERSTITIEUX

La mort récente du duc de Clarence a remis en mémoire une superstition qui, depuis longtemps, avait cours en Angleterre. On est persuadé, là-bas, que lorsque l'horloge de Westminster, communément appelé Big-Ben, sonne irrégulièrement l'heure, un malheur doit survenir au sein de la famille royale, dans les trois mois suivants.

Or, à minuit, dans la nuit du 14 au 15 novembre, les membres d'un club politique, situé à quelques pas du Parlement, furent surpris d'entendre sonner le quart en même temps que les heures et de constater que Big-Ben avait sonné treize fois.

Cet événement fut fort commenté et comme c'était le jour où la santé du prince Georges inspirait des inquiétudes, on se livra à de tristes conjectures.

Deux mois plus tard, le duc de Clarence expirait.

IN MEMORIAM



Mort, le baron ! Enfin, nous allons vivre tranquilles !

LES "POURQUOI" D'UNE JEUNE FILLE

Que cela me rende rêveuse,
Voilà ce que je sais très bien,
Mais heureuse ou bien malheureuse...
En vérité, je n'en sais rien ?
Je chante, je ris, je suis folle,
Et je cours comme un oiseau vole,
Puis, tout à coup, je ne sais quoi
M'opprime, qui n'est pas sans charmes,
Et je me mets à fondre en larmes...
Pourquoi ?

C'est hier qu'à la dérobée,
Ainsi toute seule et tout bas,
Ma première larme est tombée...
Et cela ne s'arrête pas !
Tout le long du jour, je soupire
A me faire éclater de rire,
Et toute la nuit, en émoi,
Je fais et je refais un rêve
Qui jamais, hélas ! ne s'achève...
Pourquoi ?

Parfois, j'ai des torpeurs étranges :
Je reste là les yeux au ciel,
A regarder passer les anges,
Ce qui n'est pas bien naturel ;
Je suis vaguement inquiète,
Il me vient des mots de poète,
Espoir ! amour ! extase ! foi !
Et je me répète à moi-même
Pendant des heures : "Je vous aime!"
Pourquoi ?

Ah ! que je voudrais être belle !
Avoir vingt ans comme ma sœur !
On lui dit : "Vous" "Mademoiselle,"
Des choses pleines de douceur,
D'une voix qui n'est inconnue...
Mais moi, la dernière venue,
On me dit : "Petite" ou bien "Toi."
On m'embrasse sans prendre garde
Et personne ne me regarde...
Pourquoi ?

Encore, si j'étais malade !...
Être malade est si joli !
On prend un petit air maussade ;
On va de sa chaise à son lit ;
Dans une longue robe blanche,
On se tient comme un lis qui penche ;
On est pâle, tandis que moi
Je me porte bien, je suis rose...
Oh ! quelle insupportable chose !...
Pourquoi ?

Mais se peut-il qu'on s'évertue
A pleurer ainsi dans les coins ?
On dit que le chagrin sous tue :
S'il me faisait pâlir, au moins !
Et, tenez ! cela recommence !
Si ce n'est pas de la démence !...
Mais, enfin, qu'est-ce que j'ai ? quoi ?
Oh ! quel service il va me rendre
Le premier qui saura m'apprendre
Pourquoi ?

EDOUARD PAILLERON.

LA NOUVELLE ANNÉE PERSANE

Le 21 mars dernier, les sujets de Nasser-Eddin ont salué le retour du printemps, en célébrant *Norouz* ou fête de la nouvelle année persane. Cette fête très populaire dans toute la Perse ; tout Persan, riche ou pauvre, doit mettre à cette occasion des vêtements neufs. Les fidèles se font des visites mutuelles pendant lesquelles ils consomment une grande quantité de *shirni* ou de douceurs ; les femmes et les jeunes filles, ordinairement surveillées avec une sévérité barbare, ont ce jour-là une liberté absolue. Dès le matin du *Norouz*, elles se promènent aux abords des villes et des villages ; les unes cueillent des violettes en chantant, les autres, réunies autour d'un vase d'eau, y plongent leurs bagues : elles troublent l'eau et par la submersion des bagues devinent leur sort ; d'autres allument des cierges sur les tombeaux des saints de l'endroit, ou bien encore sautent par-dessus des bûchers allumés en chantant des refrains en l'honneur du Feu.

Les jeunes garçons courent bruyamment, par bandes joyeuses, les rues ou les champs.

A Téhéran, S. M. le Shah monte solennellement au trône et reçoit les félicitations des ambassadeurs étrangers au milieu des vizirs et des grands du royaume, richement habillés et coiffés de leurs pittoresques mitres persanes en châle de Kachmir. Devant le

LA PHOTOGRAPHIE PRATIQUE



Le père et la mère prenant des vues instantanées.—Et maintenant notre moineau est pris ; qu'il essaie de s'en débarrasser.

palais, au milieu du jardin royal, on dresse le célèbre trône d'or apporté des Indes par Nadir-Shah ; de chaque côté du trône, une rangée de tabourets, également en or et couverts de velours, est destinée aux représentants étrangers ; devant le trône, des tapis précieux, brodés d'or et d'argent, couvrent le sol.

Une fois les cérémonies terminées, le Shah distribue des présents et des honneurs à ses favoris et se retire dans la salle de réception, où il reçoit les ambassadeurs étrangers en audience privée.

UNE CONTRE-PROPOSITION

Le vieux prétendant.—Avez-vous songé à tout le luxe qu'un mari riche comme moi pourrait donner à une femme ?

Mlle Lucie.—Un papa riche ferait aussi bien mon affaire ; épousez ma mère.

UN COURS COMPLET

M. Parvenu.—Qu'est-ce que Jules dit dans sa lettre ?

Madame Parvenue.—Il dit qu'il a commencé l'étude de l'économie politique et qu'il va en faire une spécialité.

M. Parvenu.—Dans celle qu'il m'écrit, il me dit qu'il a dépensé les vingt piastres que je lui ai données, et qu'il en veut d'autres. J'aimerais bien savoir si à ce collège, on enseigne l'économie sans ou avec politique.

REMEDE MANQUE



Le père Michel.—Je crois que cette poudre insecticide, n'est bonne à rien du tout ; c'est la troisième dose que je prends, et les mouches m'attaquent tout de même.

UNE PETITE DÉCEPTION



— Vous refusez mon drame ? Vous aviez pourtant fait un appel aux jeunes auteurs.

— En effet, mais vos effets dramatiques sont vieux.

“TOUT PASSE, TOUT CASSE, TOUT LASSE”

(Pour le SAMEDI)

Nos curés sont souvent à nous prêcher la vanité des choses humaines, mais, ils ne sont pas les seuls à nous parler de cette façon ; la vie, les événements de chaque jour nous prouvent amplement qu'en effet, les honneurs, et la grandeur sont choses éphémères... évanouies aussitôt qu'épanouies.

A vingt ans, j'étais incrédule sur ce point, j'en ai à présent vingt deux et, ma foi je suis convaincu.

C'est aux lecteurs de mon âge que je m'adresse ; je veux leur faire goûter du fruit de mon expérience, et peut-être que plus tard, lorsqu'ils seront dans une position analogue à la mienne, l'amertume de leur déception sera diminuée par la pensée qu'il faut tous en passer par là.

Employé d'une grande administration industrielle, j'eus, il y a près de deux ans, envoyé dans une campagne quelconque pour y représenter la dite administration. J'arrive à St L..., tout joyeux de ma promotion ; tout fier, à la pensée que j'allais être “un quelqu'un.”

J'ignorais l'accueil qui m'attendait ; je voyais rose ; j'avais confiance... ..

Je ne fus pas déçu tout d'abord, je fus bien vu ; seulement, on me trouvait bien jeune pour l'emploi qui m'était confié ; M. le Curé du village m'en fit même la remarque ; mais, je lui répondis respectueusement “qu'il vaut mieux mériter la confiance que l'inspirer” et ce fut tout.

Vous savez sans doute, chers lecteurs, que dans chaque place, ville, village et arrondissement, il se trouve plusieurs familles qui ont chacune la prétention d'être la plus aristocratique et de la meilleure société ; il est donc inutile de vous dire qu'il en est de même ici.

J'arrivais avec la bonne intention d'être l'ami de tout le monde ; mais la première personne qu'il m'a été donnée de connaître, me fit com-

prendre que je souhaitais l'impossible. “Il y a trop de division, trop de jalousie” dit-elle. “Si vous allez chez un tel, gardez-vous de visiter tel ou tel autre... Si vous êtes bien accueilli par Mr. X... n'allez pas chez Mr. Z... etc., etc. ;” J'étais embarrassé, je ne savais trop ce que je devais faire. Enfin, je décidai de ne visiter ni les uns ni les autres. En effet, je restai chez moi, j'eus des compagnons, nous passâmes le temps ensemble au détriment des jeunes filles qui s'ennuyaient (les vieilles aussi).

Après un séjour d'un mois, j'étais complètement perdu dans l'opinion publique. Mme Rumeur m'avait noirci “en grand ;” pour tous, à l'exception de deux ou trois familles, je n'étais qu'un ignorant, j'appartenais à la basse classe, et une famille respectable n'eût pu me recevoir ; l'épithète de “gamin” et de “vanu-pieds” est même sorti des lèvres de quelqu'un à mon adresse... Cette même personne a parlé de faire des démarches pour demander mon rappel à l'administration, etc., etc... Je me sentais bien petit, mais, j'avais foi en ce vieil adage vulgaire “Quand c'est rendu au bout, ça revire.” J'étais au plus bas, j'allais donc être élevé ? c'est ce qui arriva. Conseillé par un ami, je pris mon courage à deux mains et je fus visiter cette famille qui m'avait le plus en horreur. J'entre humblement,

laissant la porte entr'ouverte, au cas où... mais... O surprise ! on me fait l'accueil le plus gracieux, je suis le bienvenu... on ne s'attendait pas à l'honneur de ma visite, etc... quand je pars, il me faut promettre d'aller les voir souvent, c'est si ennuyeux, il y a si peu de société à St L...

Encouragé par ce premier pas, je suis allé dans plusieurs autres familles où je reçus même accueil ; en un mois, je devins populaire ; dame Rumeur m'avait maintenant dans sa manche comme on dit... je pouvais prétendre aux meilleurs partis... mais, vanité des vanités, comme mon règne fut de courte durée ! Pas même un an et je m'en retourne occuper, dans les bas-fonds de la société, la place que je n'aurais pas dû quitter...

Alors qu'on voulait bien m'honorer, on vit qu'on s'était trompé ; ma distinction n'était qu'apparente... j'étais d'une familiarité révoltante avec des personnes qui n'étaient pas du tout de ma société... Voilà le pourquoi de ma ruine... le croyez-vous, lecteurs ? non, n'est-ce pas, vous savez que si j'ai baissé si vite, c'est que j'ai parfois omis ces visites qui ont, jadis, servi à mon élévation—on s'est aperçu que j'étais emporté par un autre courant, je ne vau plus la société de St L..., j'en suis exclu...

N'avez-vous pas passé par là, amis lecteurs ? Sinon, soyez sûrs que votre heure viendra... et alors... “Aimez Dieu et allez votre chemin,” puis consolez-vous par la pensée que cette société d'où on vous exclus, a plusieurs portes, si vous en sortez par une, vous y rentrerez par une autre.

“PEDRO”

Enseigne funèbre — mais judicieuse — relevée à la devanture d'un magasin de deuil :

A l'article de la mort.

LES NAVIRES CONSTRUITS EN DEUX MORCEAUX

Jusqu'à présent, les constructeurs de navires avaient toujours suivi le même procédé primitif : il les construisaient d'un seul morceau, dans leur forme définitive, tout entiers, l'avant tenant au milieu, le milieu tenant à l'arrière, celui-ci entrant du reste le premier dans l'eau au moment du lancement. On ne voyait guère d'ailleurs comment procéder autrement, et comment mettre à l'eau les différentes parties constitutives d'un bateau, pour les réunir ensuite d'un coup de la baguette d'une fée. C'est pourtant ce que vient de mettre en pratique les constructeurs, ou du moins certains constructeurs des Etats-Unis, le pays des choses fantastiques.

Disons tout de suite qu'il s'agit de navires en fer, dont toutes les parties sont réunies entre elles par des rivets (c'est-à-dire par de gros clous métalliques rivés, aplatis à leurs deux extrémités) et qui peuvent assez facilement se séparer les unes des autres quand on coupe les rivets. Déjà, en octobre 1890, on avait construit sur le lac Michigan, cette immense mer intérieure où naviguent des vaisseaux du plus fort tonnage pour apporter à Chicago les produits de la région, un navire de 80 mètres de long, nommé *Mackinaw*, qu'on avait résolu de conduire à New-York. Il faut faire un long voyage pour cela. La première partie alla bien, le *Mackinaw* passa dans le lac Huron, puis dans le lac Érié par les rivières Sainte-Claire et Détroit ; mais pour descendre le Saint-Laurent, il lui fallait traverser le canal Welland, qui longe la chute du Niagara, et les écluses étaient trop petites pour lui. On le fit donc entrer dans une cale sèche de Buffalo, sur l'Érié, vaste bassin où l'on put le mettre à sec : là, on enleva les rivets nécessaires pour le séparer en deux parties à peu près égales, comme si l'on avait passé au travers un grand couteau. A l'extrémité de chaque morceau de navire on construisit une cloison très solide pour empêcher l'eau d'entrer, et pour faire flotter cette espèce de navette de machine à coudre ; chacune de ces parties constituait alors un petit navire aux formes bizarres, à l'arrière coupé droit comme un mur et qui flotta quand on fit rentrer l'eau dans la cale sèche. Puis ils partirent tous deux pour Montréal, n'étant plus dès lors trop longs pour les écluses du canal Welland ; chacun naviguait la partie pointue la première ; le morceau de l'avant était remorqué par un petit vapeur ; quant à l'autre,

QUE LA TANTE EST CRUELLE



Le neveu, (héritier présomptif). — N'ayez aucune crainte, docteur, dites-moi tout.

Le médecin. — Eh bien ! votre tante va en réchapper.

L'appareil photo-dynamite instantané



I

Indiens. — Pour sûr, voici la trace d'un blanc.



II

—Pitié au nom de votre vanité!



III

N'est-ce pas, mon petit, que nous ferons un beau couple?



IV

Effet instantané.

comme il contenait les machines, il était mis en mouvement par l'hélice tournant en sens inverse du sens ordinaire, puisque l'arrière naviguait le premier.

Ces deux navires bizarres arrivèrent sains et saufs à Montréal, ayant passé quarante-trois écluses. Là, on les réunit dans une cale sèche, on les rapprocha l'un de l'autre, et on fit l'opération inverse de celle qui avait été faite à Buffalo; on rejoignit toutes les pièces par des rivets, le navire entier reprit sa forme normale et put gagner New-York, pour commencer des voyages maritimes.

Mais tout récemment, on vient de faire mieux encore: on s'était donné pour le *Mackinaw* une double peine, puisqu'on l'avait construit tout entier pour le séparer ensuite en deux parties. Le même constructeur, la "Saginaw Steel Ship Company" de West Bay, a construit un navire tout pareil au *Mackinaw*, le *Keeweenaw*, mais en deux portions: sur le chantier, il formait deux demi-bateaux indépendants, et ces deux portions ont été lancées l'une après l'autre. C'est la première fois qu'on ose tenter pareille opération: en une demi-heure, chacun des demi-bateaux a été mis à l'eau, puis on les a vus naviguer à travers les grands lacs, l'avant remorqué, l'arrière marchant le gouvernail en avant à l'aide des machines qu'il portait. Ils ont franchi les canaux et, arrivés à Montréal, ont été recomposés en un seul bateau. Encouragés par ce succès, les Américains vont faire construire de nombreux navires de mer sur le lac Michigan, ce qui a une grande importance au point de vue de l'économie, parce

que les bords de ce lac sont proches voisins de gisements de fer et de charbon, et que les constructions métalliques y sont par suite fort peu coûteuses.

PARC MONT-ROYAL



L'ouverture du Parc Mont-Royal, situé en haut de la rue Saint-Denis, se fera jeudi, le 26 courant, à 1 h. p.m. Ce parc est déjà avantageusement connu, et avec les améliorations modernes que les propriétaires se proposent d'y faire incessamment, il sera bientôt l'un des plus

beaux parcs du continent. Le site en est magnifique et bien choisi, à proximité des chars urbains des rues Saint-Laurent et Saint-Denis, et bientôt les chars électriques de la rue Amherst donneront un nouveau débouché. Les terrains sont vastes et peuvent contenir facilement des milliers de personnes.

Ce parc sera désormais ouvert tous les dimanches et jours de fête, l'après-midi et le soir et les jours de semaine tous les soirs à partir de sept heures.

Les personnages suivants sont engagés à grands frais pour cette semaine et feront leur première apparition, jeudi le 26, dans l'après-midi: Jérôme et Ducrou, deux acrobates de renom, sur la perche, acte dans lequel ils excellent et ne craignent pas de rivalité; Frank La Rosa, artiste hors ligne sur les anneaux et autrefois attaché au cirque Barnum, exécutera, en plein air, un tour de force extraordinaire, dit "La Croix Victoria," tenant les anneaux aux bouts des bras, tandis que le corps est suspendu dans une position perpendiculaire. Il est d'une force merveilleuse et sans rival; le roi des marcheurs sur le fil de fer, le seul et véritable Alfrono, qui change complètement de costume, tout en faisant les tours les plus épatants sur le fil de fer; enfin MM. Francis Payette, J. Bte Charlebois et J. Bte Perreault, qui exécuteront sur la barre horizontale des tours de force extraordinaires et amuseront l'auditoire avec des spécialités à eux seuls. Un corps de musique complet assistera à chaque séance. Prix d'entrée, 10 cents.

THÉÂTRE-ROYAL

GO-WON-GO MOHAWK



C'était un nom promettant que celui de l'étoile de la pièce à l'affiche du Royal, cette semaine; aussi les amateurs ne manquent pas à l'appel et la salle est bondée tous les soirs.

La scène se passe dans l'Ouest, au milieu des peaux-rouges. Ce thème des aventures de la prairie a été souvent exploité. Néanmoins, la pièce de l'"Indian Carrier" est connue depuis longtemps comme une des meilleures du genre.

La tragédie se mêle au comique dans ce mélodrame. Les situations sont bien amenées et se suivent sans trop d'écart.

La troupe se distingue par d'excellentes qualités. L'interprétation est naturelle. Le jeu est vif et rapide.

L'étoile "Wep-Ton-No-Mah," qui de son petit nom se nomme "Go-Won-Go-Mohawk," a eu les honneurs de la soirée. Elle possède une excellente voix de basse-taille et elle interprète très bien son rôle.

La foule des spectateurs lui fait un chaleureux accueil.

Les autres acteurs, MM. C. W. Charles, George De Leclair, Wilbur Collins, Charlie Charles, Willie Killey, Tommy Hill, chef G.-N.-G., Cornelius Johnson ont tenu leurs rôles de la grande manière ainsi que les actrices, Mlles Marie Lear et Sallie Wells.

Les *ponies sauvages*, "Wangy et Bukkin," ont gagné l'admiration de tous les connaisseurs.

La semaine prochaine on jouera la charmante comédie musicale "Bewitched."

Deux cultivateurs couronnés au dernier concours agricole, causent de leurs produits.

—Quand le jury a vu mon fromage, dit l'un, il est resté en extase.

—Le mien, répondit l'autre, a été chercher sa médaille tout seul.

MOYEN FACILE D'ARRIVER A UNE POSITION ÉLEVÉE



I

(Dans la cave.)

Scansou. — Je crois bien qu'ils ont mis un voyage de plus.

Crérefaim. — A en juger par la pesanteur, ils en ont au moins pour une semaine.



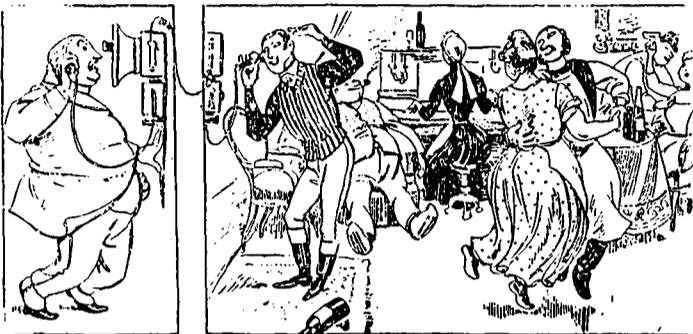
II

(Entre le premier et le second étage.)

Fatru. — Il y a longtemps que je fais ce métier, mais c'est la première fois que je me fais monter en élévateur: c'est un vrai pi-ue-nique!

LE TÉLÉPHONE MIROIR

(Conformément à la dernière invention d'Edison sur la transmission de la lumière.)



I

Le valet de chambre au monsieur qui téléphone de son club. — Oui monsieur, tout est tranquille ici. On dort ; moi je cire les chaussures.
Le monsieur. — Ah ! oui, je vois.



II

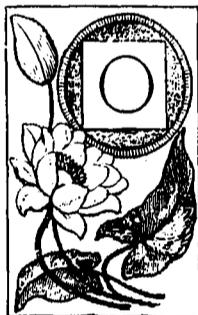
La servante au même. — Tout est bien ; madame surveille sa maison.
Le monsieur. — Ah ! oui, je vois.



III

Le cuisinier au même. — Nous sommes sur les dents ; mais l'ouvrage se fait ferme.
Le monsieur. — Ah ! oui, je vois.

HOSPITALITÉ HÉROIQUE



Ne se battait continuellement cette année-là autour du château de Nanjac, comme d'ailleurs dans tout le Languedoc. Richelieu, décidé à mettre fin aux révoltes et aux agissements politiques des protestants, assiégeait La Rochelle ; et dans le Midi il avait envoyé Rochan, qui menait activement la guerre.

Point de journée sans rencontre, et quelles rencontres !

des combats de barbares, des combats féroces, d'où quelques vainqueurs seulement sortaient vivants. Une guerre horrible, d'homme à homme, de voisin à voisin, fourmillante de trahisons ; car les plus loyaux n'hésitaient pas à tromper le diable incarné dans la personne de leurs ennemis.

Tous les hommes de la province, et leur nombre diminuait chaque jour, étaient sous les armes.

Chaque jour enlevait des pères, des époux, des fiancés ; un triste temps pour les femmes : les défaites étaient douloureuses, mais les victoires étaient si atroces qu'elles en pleuraient.

Mlle de Nanjac, assise près d'une fenêtre d'où l'on embrassait toute la campagne, passait son temps à attendre le retour de son frère et à lire des prières pour son salut. Doublement inquiète, car il mourait beaucoup d'hommes, des leurs et des autres, et le comte Raoul avait contracté pendant cette guerre des habitudes de cruauté ter-

rible, aggravée par une intempérance de soldat allemand ; son âme ne courait pas moins de dangers que son corps.

Il n'était pas rentré depuis six jours, le comte Raoul. Marguerite ne quittait presque plus son observatoire : elle regardait mélancoliquement les champs sans moissons, piétinés par le passage incessant des troupes ; à l'horizon, quelques petits nuages de fumée bleu montaient vers le ciel ; c'étaient des maisons que brûlaient l'un et l'autre parti pour l'amour de Dieu. Et, bien loin, bien loin, s'élevait la tour de Bralis, ce repaire d'hérétiques, d'où sortaient depuis un demi siècle tous les chefs du parti protestant dans le Languedoc. Cette tour suggérait à Mlle de Nanjac des réflexions un peu philosophiques qu'on n'était pas en droit d'attendre de la part d'une femme aussi jeune.

N'allez pas croire cependant qu'elle se piquât de bel esprit ; son cœur doux et compatissant souffrait cruellement des misères causées par cette guerre sans merci, et voilà ce qui l'amenait à se demander s'il n'eût pas mieux valu prier pour les protestants que de les combattre, et laisser à Dieu le soin de faire justice à l'hérésie.

Vers le soir, une des servantes interrompit la rêverie de la jeune fille ; deux mendiantes demandaient à être introduites en sa présence ; elles répondaient évasivement à toutes les questions qu'on leur avait posées et refusaient d'ailleurs toute aumône de la main des servantes.

« L'une d'elles a même eu l'effronterie de dire qu'elle ne voulait rien recevoir que de vous, ajouta-t-elle. Il leur faut une châtelaine pour mettre une pièce blanche dans leur main sale !... Doit-on les jeter à la porte ?

— Point, amenez les moi.

— Ici ! mais elles sont en guenilles ! et mademoiselle ne se défie pas assez ; par ce temps-ci on ne sait pas... »

Mais la demoiselle de Nanjac trouva les deux fillettes beaucoup plus effrayées, qu'effrayantes, et sa pitié ne leur refusa point la faveur qu'elles implorèrent de l'entretenir sans témoins. Elle pressentait d'ailleurs quelque mystère ; d'un rapide coup d'œil elle avait saisi mille détails discordants dans le costume de ces petites paysannes. Sans doute leurs pieds étaient enfermés dans de lourds sabots ; mais leurs mains, loin d'être sales comme l'avait affirmé la servante sans y regarder d'ailleurs, leurs mains étaient fines et blanches, leurs traits étaient délicats, leur teint point hâlé, et la coupe rustique et naïve des vêtements qu'elles portaient ne parvenait pas à dissimuler complètement la distinction de leur allure.

Cependant, malgré ce vague pressentiment, Marguerite ne put retenir un mouvement de stupefaction quand, d'un ton qu'on sentait résolu quoique sa voix tremblât un peu, l'aînée des jeunes filles lui dit :

« Je suis Elisabeth de Barlis et voici mon frère Hugues ; sachez d'abord qui vient vous demander votre aide et protection, nous ne voulons pas surprendre votre bienveillance.

— Elle vous est toute acquise ; la perte de deux enfants n'apporterait rien que la mort à la cause que je sers ; vous sauver n'est point la trahir. Mais comment avez-vous abandonné la protection des murailles de Barlis... et sous ce déguisement maladroit qui ne fait qu'attirer l'attention ? »

Alors Mlle de Barlis fit avec une simplicité qui le rendait plus déchirant le récit des malheurs de sa maison.

Le comte et la comtesse de Barlis, revenant la veille d'un voyage qu'on soupçonnait avoir un but politique, avaient été attaqués par une bande de paysans ; la comtesse, prévoyant sans doute l'issue du combat, avait dépêché en toute hâte à sa fille un des hommes de leur escorte, porteur de ce message en allemand : « Abandonnez le château immédiatement, sous un déguisement quelconque, et, quoi qu'il arrive, conduisez votre frère en Allemagne, chez votre oncle. » Et elle était partie ; en chemin ils avaient appris par une conversation de paysans qu'ils étaient orphelins ; il avait fallu ne pas jeter un cri, ne pas verser une larme. Ils avaient su de la même manière qu'on avait saccagé Barlis et qu'on les cherchait activement. Mais le petit Hugues ne pouvait plus avancer.

« Et je désespérais de notre salut, impossible la fuite, acheva Elisabeth, quand j'ai aperçu votre silhouette blanche à travers les ombres de la fenêtre. Ce que j'ai entendu conter de vous m'a donné confiance, et certes personne ne soupçonnera le château de Nanjac d'abriter des huguenots.

— Vous resterez ici tout le temps nécessaire... jusqu'à ce que mon frère puisse distraire de ses troupes un nombre d'hommes suffisant pour vous faire une escorte.

— Direz-vous donc à votre frère l'hospitalité que vous nous donnez ? s'écria avec effroi Elisabeth.

— Sans doute ; soyez sûre qu'il l'approuvera. Il est généreux, d'ailleurs il faudrait être lâche pour...

— Je vous ai offensée, pardonnez-moi, j'ai peu d'expérience et une si lourde responsabilité... J'avais entendu dire de choses terribles du... zèle de votre frère.

— On a exagéré, puisque vous le croyez capable de perdre deux enfants sans défense... Mais tenez, voici nos hommes qui rentrent, vous allez justifier bientôt l'injustice de vos soupçons... Voulez-vous attendre un instant dans cette chambre pendant que j'irai prévenir mon frère ? »

Déjà les hommes buvaient dans la grande salle, d'où partait un bruit confus de voix avinées, de

LES ESPRITS

(Histoire de revenants.)



I

Six heures du soir. — Patrick et Michel allant veiller le corps d'un ami décédé.



II

Six heures du matin. — Patrick et Michel revenant de veiller le corps.

gros rires et de chansons malandrins. Marguerite ouvrit la porte et appela du seuil :

— Comte de Nanjac, pouvez-vous m'accorder quelques minutes ?

Pas une servante n'eut osé déranger le maître à ce moment.

Il se leva avec peine et gagna la porte après quelques hésitations de direction que Marguerite heureusement ne vit pas, occupée au spectacle repoussant qu'elle avait sous les yeux : ces hommes à la mine farouche, aux vêtements tachés de sang, buvaient et raient des histoires atroces qu'ils se contaient. Mlle de Nanjac frémissait de dégoût. Certes, si le comte avait deviné en ce moment les pensées de sa sœur—pensées que son visage révélait d'ailleurs clairement—il en eût été d'ailleurs médiocrement flatté, et probablement furieux ; mais sa perspicacité, d'ordinaire obtuse, était nulle en ce moment. Il se contenta donc de se plaindre que Marguerite ne pût lui laisser goûter un peu de repos après les fatigues de ces six jours.

Elle s'excusa :

— Je ne vous aurais pas dérangé si je n'avais eu à vous communiquer quelque chose d'important. J'ai prit aujourd'hui une détermination que vous approuverez, j'en suis sûre, mais que vous devez connaître sans retard.

— Et que m'importent les détails de cuisine et de poulailler dont vous vous occupez ?

— Il ne s'agit ni de cuisine, ni de poulailler, insista-t-elle en le retenant par la main, car déjà il s'apprêtait à regagner la salle. J'ai recueilli aujourd'hui deux orphelins, dont vous aurez à vous occuper : la demoiselle de Barlis et son petit frère...

— Et c'est pour cela ?... vous avez eu tort de tant vous presser en ce cas, ma sœur ; tant pis pour ces petits huguenots, vous avez abrégé d'autant leur histoire.

— Que prétendez vous faire ? demanda-t-elle le cœur étreint tout à coup par une douloureuse défiance.

— Vous le demandez ! Sachez donc que je les cherche depuis hier. Je suis pressé de les envoyer griller en compagnie de leurs père et mère dans la cuisine de satan.

— Sachez donc à votre tour que je me suis engagée d'honneur à les sauver, s'écria-t-elle indignée.

— Etes-vous devenue folle ? avez-vous perdu le respect de votre religion ?

— Non, car Dieu m'a fait la grâce de ne point la confondre avec vos doctrines.

— Misérable ! gardez pour vous vos leçons ! Où sont les hérétiques ?

Marguerite ne répondit pas.

Aveuglé par l'ivresse et la colère, il la poussa rudement, elle tomba et perdit connaissance.

Quand elle revint à elle, Raoul n'était plus là ; un grand tumulte montait de la cour d'honneur ; en approchant, elle distingua des cris isolés, des propositions atroces qui se détachaient de cette clameur confuse :

— Pendons-les !

ELLE COMME UNE AUTRE



Sambo.—Pour l'amour, pourquoi vous tenez-vous les mains vinsi en l'air ?
Mlle Boutelevigne.—Mademoiselle Alice dit que cela les fait venir blanches.

— Ecorchons-les !

— Non ! la grillade ! hurlait le comte d'une voix pâteuse.

Elle courut à sa chambre, arma un pistolet et descendit à la hâte.

— Il faut d'abord les souffleter, proposait un soldat.

— N'êtes-vous pas honteux, chiens lâches, de martyriser deux enfants sans défense ! s'écria-t-elle paraissant tout à coup devant cette foule hurlante d'ivrognes féroces.

Ils s'arrêtèrent, stupéfaits de l'apparition brusque et de la métamorphose de leur timide châtelaine.

— Le premier qui approche meurt de ma main, ajouta-t-elle d'un ton qui ne laissait aucun doute sur la fermeté de sa résolution.

— Une femme suffit-elle à vous intimider, faquins ? criaient Raoul.

Un des mercenaires espagnols engagés pour grossir les troupes de Nanjac voulut porter la main sur le doux visage d'Elisabeth, mais le canon du pistolet braqué bien droit entre ses deux yeux et l'attitude équivoque de la foule le firent réfléchir.

Le comte alors s'élança. Marguerite abaissa son pistolet et se plaça devant ses protégés ; fou de colère, il se jeta sur elle le poignard à la main ; quelques instants après, trois cadavres jonchaient le sol de la cour.

Les paysans n'avaient pas bougé ; quand Mar-

guerite tomba, un murmure d'horreur sortit de ces rudes poitrines qui pourtant n'abritaient point des cœurs tendres, puis il se fit un grand silence.

— Maintenant que justice est faite, retournons boire, dit le comte de Nanjac d'un ton léger.

On s'écarta sur son passage et, arrivé dans la salle, il s'aperçut avec une épouvante indicible que personne ne l'avait suivi.

HENRI FAYLL.

OISEAUX CHIRURGIENS

COMMENT ILS PANSENT LEURS BLESSURES

Des observations intéressantes, relativement à la manière dont les oiseaux pansent leurs blessures, ont été récemment faites par monsieur Fatio devant la Société des Sciences Physiques de Genève. Ce monsieur a cité le cas d'une bécassine qu'il avait vue plusieurs fois occupée à réparer certaines brèches faites à sa peau. Avec son bec et en se servant de ses propres plumes qu'elle arrachait, elle faisait un pansement assez bien réussi, posant par ici des emplâtres sur les plaies encore saignantes ou mettant en place un membre cassé, au moyen d'une ligature solide. Il dit avoir vu un jour une bécassine qui avait sur la poitrine un grand pansement, fait de duvet, pris sur différentes parties du corps et solidement appliqué sur la plaie par du sang coagulé.

Il lui est arrivé par deux fois, assure-t-il, d'emporter chez lui des bécassines qui s'étaient raccommoquées une fracture au moyen de plumes entrelacées.

Le fait le plus remarquable est celui d'une bécassine, dont il avait brisé les deux pattes par un coup maladroitement tiré. Le lendemain, il retrouva la bécassine et s'aperçut non sans surprise que le pauvre oiseau avait réussi à opérer un pansement et une espèce d'éclisse aux deux pattes. En accomplissant cette opération, quelques plumes s'étaient trouvées prises dans son bec, et comme il ne pouvait se servir de ses griffes pour s'en débarrasser, il était à demi-mort lorsqu'il le ramassa.

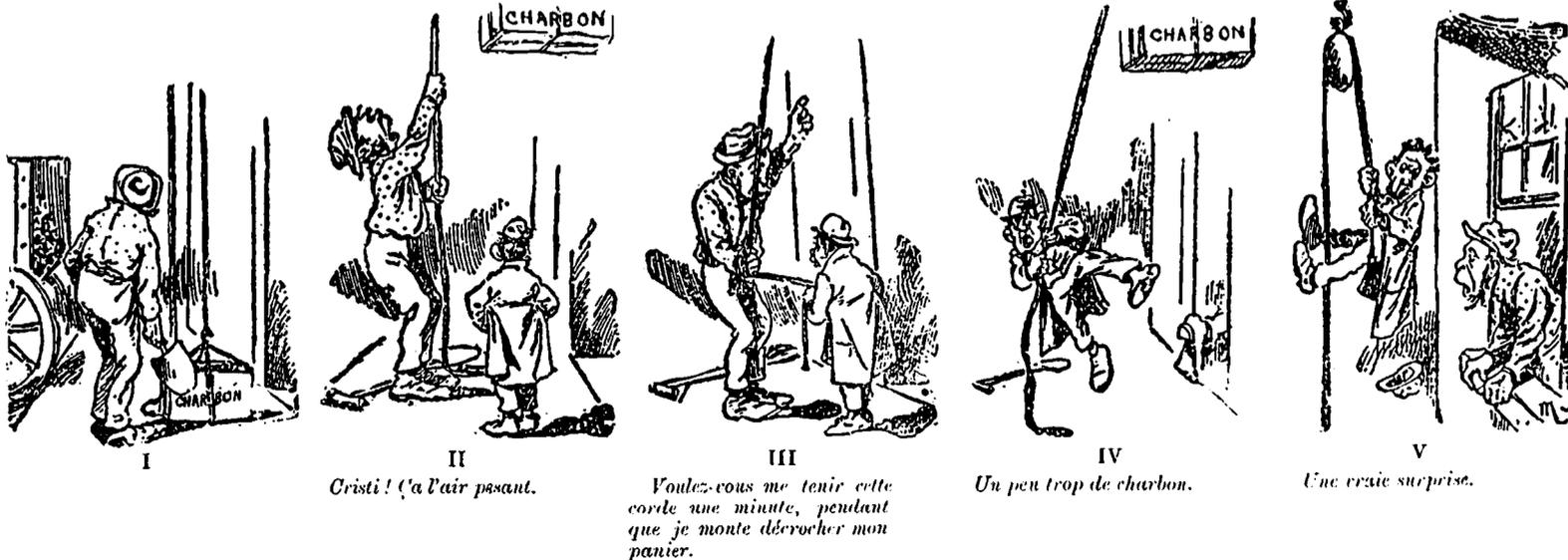
Dans un autre cas, cité par monsieur Maquin, une bécassine, que l'on avait vue envoler avec une patte cassée, avait réussi à remettre les fragments dans une position parallèle, les bouts des fragments touchant presque au genou, où ils étaient retenus en place par un fort bandage, fait de plumes et de mousse mêlés. Les spectateurs furent surtout surpris de trouver une ligature faite avec une certaine espèce d'herbe à feuilles plates, entortillée autour de la patte en forme de spirale et reliées par une espèce de colle.

BONNE GARANTIE

Le malade.—Alors, docteur, vous n'avez aucune inquiétude sur ma maladie ?

Le médecin.—Aucune, absolument. Si j'en avais, je vous demanderais de régler votre compte immédiatement.

UNE BAISSÉ DANS LE CHARBON



LA LÉGENDE DE SAINT-OUASTURDJU
PATRON DES OSSÈTES

Dans un *oul* (village) caché dans les replis de la montagne, vivaient trois frères, — trois pauvres diables. Pleins de cœur à l'ouvrage, ils travaillaient de toutes leurs forces, mais le ciel ne bénissait point leurs entreprises. Non seulement leur situation ne s'améliorait pas, mais encore elle s'amoindrisait de jour en jour, sans que cela pourtant fût pour eux une cause de découragement. Bien au contraire, ils s'acharnaient au travail avec une ardeur fiévreuse, labourant, ensemençant, fauchant dans un labeur continu et la sueur au front, à tromper la longueur du temps.

Leurs voisins plaignaient leur triste sort, et il semblait même que les cimes inaccessibles des montagnes, témoins taciturnes et impassibles des affaires des hommes, en éprouvaient quelque dépit.

L'époque de la moisson était revenue. Dès l'aube, comme à l'ordinaire, les trois frères étaient à leur besogne.

A midi, l'heure du repos, pendant qu'ils prenaient leur frugal repas, ils virent venir à eux un cavalier monté sur un cheval blanc.

— Offrons au voyageur le pain de Dieu et le sel, dit l'un des frères.

— Pourquoi l'inviter à manger du pain sec et à boire de l'eau ? répondit un autre. Si, comme nos voisins, nous pouvions le régaler d'un verre de *braga* (boisson d'orge et de millet), avec un gros morceau de mouton gras, cela lui serait agréable et ne nous causerait aucune honte. Mais comme nous ne pouvons pas le faire, à quoi bon faire étalage de notre misère ?

— Quand on a faim et soif, non seulement le pain, mais encore l'eau elle-même est bienvenue, répliqua celui des frères qui voulait offrir l'hospitalité au voyageur.

Après avoir délibéré quelques minutes, ils tombèrent d'accord que, si le voyageur refusait de partager leur frugal repas, ils n'en auraient pas moins agi selon l'usage de leurs ancêtres, qui considéraient comme une honte de "manger le pain dans leur poche."

Cette résolution prise, l'un des frères aborda le voyageur, qu'il salua en ces termes :

— Bon voyage ! que ton chemin soit droit !

Puis, sans attendre la réponse, il prit le cheval par la bride et offrit à l'hôte de goûter ce que Dieu avait donné, en le prévenant en même temps qu'il n'y avait que du pain, de l'eau et du sel !

Le voyageur accepta l'offre avec grand plaisir, disant qu'étant venu de loin, il mourait de faim

et de soif. Après s'être désaltéré et avoir apaisé sa faim, l'inconnu lia conversation avec les trois frères et leur dit :

— Je suis mécontent des autres moissonneurs que j'ai rencontrés sur ma route, car ils ne m'ont pas offert l'hospitalité, tandis que vous me l'avez si généreusement offerte. Dieu vous en récompensera et vous aidera dans vos entreprises !

— L'hôte est un don de Dieu, répliqua l'un des frères. Tu le vois, homme de Dieu, nous agissons ainsi avec tous, c'est-à-dire que nous ne refusons jamais l'hospitalité à un étranger, selon le précepte donné par nos ancêtres. De plus, nous travaillons à la sueur de notre front, et cependant, il semble que Dieu nous oublie tout à fait : toutes nos peines sont perdues ; nous vivons dans l'indigence, comme les fainéants et les paresseux !

— Eh bien ! dit l'hôte, si Dieu daignait fixer ses regards sur vous, s'il voulait vous aider à devenir heureux et contents de la vie, en quoi consisterait votre bonheur ? Que lui demanderiez-vous ?

Les trois frères répondirent tristement :

— Nous avons beaucoup prié Dieu ; nous lui avons exposé nos misères, mais nos prières ne se sont pas élevées jusqu'au ciel ; seul, le vain écho des montagnes nous a répondu jusqu'ici !

L'aîné, prenant la parole, dit qu'ils étaient dégoûtés de s'acharner après un labeur ingrat, las d'user leurs forces à labourer et à moissonner, car, l'automne venu, loin d'avoir, comme les autres, leurs greniers remplis, ils ne récoltaient même pas, au contraire, les graines nécessaires pour ensemencher leurs champs.

— Quant à moi, ajouta-t-il, je ne connais pas de bonheur plus grand que de rentrer chaque soir, fatigué du travail par suite de l'abondance des gerbes. J'aime voir l'aire remplie de monceaux de blé ; c'est un plaisir pour moi de battre, de vanner, de moudre ! C'est en cela que je cherche le bonheur !

L'inconnu se tourna vers le second frère :

— Et toi, où prétends-tu trouver le bonheur ?

— Il m'ennuie fort, répondit celui-ci, d'être contraint d'acheter les brebis et les agneaux destinés à l'offrande les jours de fête ; mais ce qui me contrarie le plus, c'est qu'il me faut en économiser le prix à la sueur de mon front. C'est cela qui me rend le courage gros, car je sens que mes forces diminuent de jour en jour.

Je ne demandais qu'une chose, c'est de posséder assez de moutons pour pouvoir en sacrifier de mon propre troupeau, que je laisserais paître sous la garde de quelques bergers, pendant que, délivré de tout souci, je pourrais jouer du chalumeau.

Le plus jeune dit à son tour :

— Chacun de mes frères a exprimé ses désirs d'une manière si précise qu'on aurait cru que Dieu allait les exaucer à l'instant même !

— Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que les prières de tes frères fussent exaucées en effet ; la miséricorde de Dieu et ses bienfaits sont infinis ! Quelle difficulté y a-t-il pour Lui de remplir des vœux aussi modestes ?

Encouragé par ces paroles, le jeune homme reprit :

— Je suis encore bien jeune et j'ai encore bien peu vécu ; aussi n'ai-je point de désirs ardents comme mes frères. Je ne saurais, comme eux, faire seul un choix avisé, ni raisonner aussi juste sur la vie et les biens terrestres. Je te demande la permission, mon cher hôte, d'aller consulter mes oncles maternels (d'après l'usage des Ossètes, l'héritage appartient toujours à la famille où

NOS CHÉRIS



Henriette. — Pourquoi que vous allez sur l'herbe vous autres, et nous autres on peut pas.

Juliette. — Parce que notre bonne, elle connaît l'homme de police.

la succession s'est ouverte. Lorsqu'une femme, en de trant dans une famille, y apporte quelque ton de valeur, cette dot, après sa mort, ne retourne jamais à la famille de la défunte. La même coutume est observée pour les autres parents : la famille personnelle du mort n'a aucun droit sur son héritage. Si donc les neveux comptent sur les conseils désintéressés de leurs oncles maternels, cela prouve en faveur du bon sens des Ossètes), qui, seuls, peuvent me donner un bon conseil.

— Vous êtes de braves gens, dit le voyageur ; je vous aime de tout mon cœur, et je passerai volontiers la nuit auprès de vous pour connaître les vœux de votre jeune frère.

Celui-ci courut chez ses oncles dont il rencontra d'abord le plus jeune ; celui-ci, bien que sa tête fût toute blanche, était encore très robuste. Le neveu lui raconta comment il avait fait la connaissance de l'individu mystérieux, et lui posa cette question :

— Que faut-il demander à Dieu pour notre bonheur ? Voilà ce que veut savoir absolument notre hôte.

— Tu as bien fait de venir prendre conseil auprès des anciens, fit l'oncle ; les jeunes gens ne doivent pas mépriser les vieillards parce que ceux-ci n'ont plus l'élégance de la jeunesse, qu'ils ne sont plus aussi pimpants qu'autrefois ; mais, en revanche, ils peuvent donner à l'occasion un bon conseil à la jeunesse, qui se laisse si facilement entraîner.

Sans donner à son neveu de réponse définitive, l'oncle l'envoya chez son second frère, qui, bien que plus âgé, avait les cheveux moins blancs, mais le visage plus ridé.

Le jeune homme répéta ce qu'il avait dit à son premier oncle. Mais le second ne lui donna pas de réponse plus satisfaisante que le premier et l'envoya chez leur frère aîné, qui avait l'air beaucoup plus jeunes que les autres, et n'avait pas un poil gris dans la barbe. Il était couché lorsque son neveu entra dans la chambre, et sa femme, au moyen d'une branche, chassait les mouches qui auraient pu le gêner.

Suivant l'usage, la tante doit se lever devant le neveu, mais elle hésitait à le faire, de crainte de réveiller son mari. Elle se décida pourtant enfin, et, en se levant, elle retira le pan de sa robe qui était pris sous l'oreiller. Le dormeur se réveilla aussitôt. Ne remarquant pas la présence de son neveu, il commença par exprimer son mécontentement d'avoir vu son sommeil interrompu ; mais, dès qu'il eut aperçu le visiteur, il le salua affectueusement et lui dit :

— Que veux-tu, mon ami ?

En termes respectueux, le neveu expliqua le motif de sa visite, et, après avoir réfléchi pen

PAS DE TEMPS A PERDRE



(Au Texas.)

Le ministre. — Donnez votre main droite à votre fiancée.

Le fiancé. — Impossible ; ses deux frères n'étaient qu'un demi mille en arrière de nous, et ils peuvent être ici à chaque instant.

L'ACHARNEMENT DU SORT



Elle, (lisant son journal). — Monsieur Tropfier vaut aujourd'hui deux millions. Penses-y donc, dire que je l'ai refusé déjà.
Lui, (avec un soupir). — Oh ! oui, il y en a qui sont nés pour la chance.

dant quelques minutes, l'oncle lui dit avec bonté :

— Au lieu de t'imposer mon opinion et de chercher à te faire regarder la vie telle que je la vois moi-même, je veux, avant tout appeler ton attention sur le petit fait dont tu as été témoin quelques instants avant mon réveil. Si tu pouvais te faire une idée de la tendre sollicitude et de l'attachement que ma femme me témoigne, s'il t'était donné d'apprécier la vie heureuse et tranquille que je mène grâce à elle, sans avoir besoin qu'on te conseille, tu ne demanderais qu'une chose : d'avoir une bonne femme !

Maintenant, laisse-moi t'expliquer pourquoi il faut désirer une bonne femme et pas autre chose. Tu as vu le plus jeune de mes frères, il a vieilli avant son temps parce qu'il avait une femme querelleuse. L'épouse de mon second frère n'a pas rendu son mari plus heureux par manque d'esprit et sécheresse de cœur ; tandis que moi, bien que je sois l'aîné des trois, je ne parais pas mon âge. Voilà ce que c'est, dans notre vie d'épreuves et de misères, que d'avoir une bonne femme. J'espère, mon ami, t'avoir fait comprendre que, si tu possèdes une bonne femme, elle t'aidera à prolonger tes jours, et, si tu es pauvre, à supporter les privations !

Si tu peux mettre la main sur une telle épouse qui, pleine de sens et de raison, devienne pour toi une amie et une consolatrice, qui sache tirer profit de ton travail, tant pour elle que pour toi, qui t'aide à accroître la richesse, cette femme sera un véritable trésor.

Ayant reçu ce conseil cordial, le neveu retourna vers l'inconnu qui lui demanda :

— Eh bien, que t'ont conseillé tes oncles ?

— L'aîné de mes oncles m'a engagé à demander une femme intelligente et bonne.

— Ton oncle ne s'est point trompé ; il t'a donné un conseil dicté par l'expérience.

L'hôte s'apprêta à partir, et quand il fut remonté à cheval il dit aux trois frères :

— Sachez, mes bonnes gens, que c'est saint Ouastirdji en personne qui vous a rendu visite. Je prierai Dieu pour qu'il vous donne tout ce que vous avez désiré en récompense des attentions dont j'ai été l'objet de votre part.

Et Ouastirdji partit après avoir pris congé des trois frères qu'il laissa plongés dans un profond étonnement.

Deux ou trois ans après leurs vœux furent réalisés ; mais au bout de quelques temps ils s'étaient querellés et, depuis cette époque, ils vivaient séparés, chacun s'occupant de ses propres affaires.

Peu après, saint Ouastirdji repassa par le pays qu'habitaient nos jeunes gens. Il voulut connaître leur manière de vivre et voir par lui-même s'ils étaient aussi hospitaliers, et aussi compatissants

qu'autrefois envers leurs semblables. Il se couvrit des guenilles d'un mendiant, et, porteur de paniers tressés et de balais, il se rendit chez l'aîné des trois frères pour lui offrir sa marchandise ; le marché conclu, il pria son acheteur de lui donner une poignée de froment en sus du prix convenu ; ce que l'autre refusa grossièrement en disant :

— S'il me fallait donner ainsi une poignée de blé à chaque mendiant qui passe, je me verrais bientôt réduit à la misère.

— Tu t'en repentiras, dit le mendiant ; voyons donne de bon cœur.

Non seulement l'autre ne voulut rien donner, mais encore il mit le solliciteur à la porte en le poussant par les épaules. Alors Ouastirdji se fit connaître, puis il changea le maître avare et tout son blé en un monceau de pierres.

Se travestissant ensuite en voyageur à cheval il s'en alla visiter le second frère qu'il trouva en train de faire paître

son troupeau et qu'il aborda en ces termes :

— Que Dieu augmente ton troupeau !

Et il raconta que ses compagnons de voyage s'étaient arrêtés non loin de là, au bord d'un ruisseau ; comme ils n'avaient rien pour souper, ils l'avaient envoyé auprès du maître du troupeau pour solliciter le don d'un mouton. Le maître refusa tout net. Alors, Ouastirdji le pria de lui donner au moins un agneau, mais il reçut cette réponse.

— S'il me fallait donner un agneau à chaque passant, je devrais bientôt dire adieu à mon troupeau.

Outré de la dureté de cette réponse, Ouastirdji changea le troupeau en fourmillière. Ayant ainsi puni l'ingratitude des deux frères aînés, il se rendit chez le plus jeune.

Il commençait déjà à se faire tard quand il s'arrêta à la porte de la maison. Ne rencontrant personne dans la cour, il appela à plusieurs reprises afin que quelqu'un vint pour annoncer au maître l'arrivée d'un hôte ; mais ce ne fut qu'au bout d'un certain temps que la maîtresse de la maison vint à sa rencontre. Voici ce qui s'était passé : trois ans auparavant cette femme avait mis au monde un fils, pauvre enfant malingre et maladif qui semblait à chaque instant sur le point de dépasser ; or, au moment même où la voix de Ouastirdji se faisait entendre, l'enfant mourait. La mère désolée ne savait quel parti prendre : devait-elle recevoir l'hôte ou ensevelir son enfant mort ? Après quelque hésitation, elle enveloppa le petit cadavre, le plaça dans le berceau et alla à la rencontre de l'étranger.

— L'hôte est l'homme de Dieu, dit-elle. Descends de ton cheval. Le maître n'est pas à la maison, mais il ne se fera pas attendre longtemps.

Puis elle l'introduisit dans la maison et ordonna de tuer un mouton, selon l'usage observé chez les Ossètes lorsque l'on reçoit quelque hôte de distinction. Suivant la coutume aussi, on amena l'animal au voyageur afin qu'il l'égorgeât lui-même.

Lorsque le mouton fut rôti à point et servi sur une petite table à trois pieds, l'hôte détacha le gigot qu'il plaça sur le pain, puis demanda :

— Pourquoi ne vois-je point l'enfant, qui, une fois la prière dite, pourrait bénir le don de Dieu de ses lèvres innocentes (suivant les croyances Ossètes, l'attouchement à la nourriture des lèvres de l'enfant est le symbole de la bénédiction de Dieu).

Pour toute réponse, la mère désolée

poussa un profond soupir et se détourna de l'étranger afin de cacher ses larmes.

Mais comme Ouastirdji insistait en la priant de lui apporter l'enfant pour accomplir la cérémonie et la bénédiction de Dieu par l'attouchement de ses lèvres innocentes, elle vit qu'il n'y avait plus moyen de cacher son malheur et raconta à son hôte ce qui s'était passé quelques instants avant son arrivée.

Alors il reposa sur la table le pain et la viande en disant :

— Je ne saurais manger le pain sans qu'il ait reçu la bénédiction de Dieu !

Et, se levant, il s'éloigna en annonçant qu'il reviendrait bientôt, et en recommandant à la maîtresse de ne parler à personne de la mort de son fils.

Ouastirdji, en quittant la maison, se mit à la recherche des Anges de la Mort, et, lorsqu'il les eut trouvés, il pria le Seigneur d'envoyer une chaleur étouffante qui fit perdre aux anges toute énergie. Cette prière ayant été exaucée, Ouastirdji s'approcha des lugubres messagers et les adjura de lui rendre l'agneau blanc qu'avec d'autres ils chassaient devant eux, leur promettant de les mettre à l'abri sous l'ombrage d'arbres touffus et d'apaiser leur soif avec l'eau fraîche d'une rivière qui murmurait à quelques pas de là. Mais les anges refusèrent en disant :

— Cette âme innocente vaut à elle seule beaucoup plus que toutes les autres ensemble.

Et ils continuèrent leur chemin vers le royaume des âmes mortes.

Lorsque Ouastirdji fut convaincu qu'ils ne lui céderaient pas, il appela la soif à son aide et les tourments que celle-ci fit subir aux anges furent tels que la victoire resta à notre saint et que l'agneau blanc lui fut rendu. Il s'empressa de le ramener à sa mère alligée.

Pendant ce temps le mari était rentré ; en échangeant les compliments d'usage, Ouastirdji lui dit :

— Comme tes frères ne sont pas devenus meilleurs après tout le bien que je leur ai fait, mais qu'au contraire la prospérité les a rendus cruels envers leurs semblables, je les ai privés de leur fortune qui devait faire leur bonheur. Quant à toi, je me suis convaincu, à en juger d'après la conduite de ta femme, que le bonheur ne t'a point gâté et que tu pratiques toujours l'hospitalité et la compassion envers les autres de même que par le passé. Non seulement ton enfant t'est rendu vivant, mais tu posséderas encore la fortune de tes frères !

— Et il prit congé de ses hôtes en ajoutant :

— La miséricorde de Dieu est infinie. Il sait à qui donner et à qui reprendre.

PAS BIEN VU



George. — As-tu vu le nouveau collier de mademoiselle Fleur-delys ? est-il beau ?

Claude. — Es-tu fou ? C'est le collier de son petit chien.

FACILE A VOIR



Madame.—Je t'avais tant recommandé, Henri, de prendre une maison dont la cheminée ne fumait pas.
Monsieur.—Eh bien ! fume-t-elle ? Va voir dehors.

LAHUREC "BRASSE-CARRÉ"

—Comment, c'est toi, Lahurec, toujours au peloton de chasse !

—Hélas ! oui, fourrier, j'ai pas de veine.

—Et qu'as-tu fait, mon pauvre vieux pour être collé encore ?

—Ne m'en parlez pas, c'est toute une histoire. Au fait, c'est la pause, je puis vous *dégoïser* ça, si ça vous intéresse.

—Allons-y.

—Vous n'ignorez pas qu'au bal donné lundi par l'équipage de la *Magicienne* à ses officiers, pour fêter le retour de la campagne, j'étais commissaire. Vous savez, puisque vous y êtes venu, si notre bal eut du succès ?

—Je le sais, marche toujours.

—Leguen, l'ancien canonnier, quo vous avez connu, était venu me serrer la main dès notre débarquement. Il faut vous dire que ce garçon a mal tourné, il est maintenant gendarme à Brest ; cependant, comme il est de mon pays, je crus pouvoir lui offrir une invitation pour notre bal.

Il eut le bon esprit de venir en civil et s'en paya, je ne vous dis que ça ; du reste, tout le monde s'amusa bien.

Le patron de la "Salle de Venise," heureux, lui aussi, en réglant ses comptes, le lendemain matin, à la fin du bal, invita les commissaires pour dîner le soir. C'était justement le mardi-gras et chacun avait une permission de quarante-huit heures en poche.

Les frais ayant été inférieurs aux recettes, nous avions pas mal lampé. Cela faisait deux nuits blanches que je passais et il s'agissait d'en passer une troisième ; je me dis : "Mon p'tit, pour être d'attaque ce soir, il faut aller ronfler quelques heures." J'avais loué une chambre chez la mère Kerfourn, vous savez, rue du Moulin ; je m'y rendis et me fourrai dans mon hamac, non, dans mon *plumard*.

Vous pensez si je piquai une romance.

Lorsque je m'éveillai, il faisait noir. Craquant une allumette, j'allumai la bougie. Mais alors, je restai stupéfait, me demandant si je n'étais pas encore endormi ou si, tout éveillé, je ne continuais pas un rêve : à deux pas de mon lit, un gendarme se tenait debout, immobile, les deux bras étendus.

Qu'est-ce que cela signifiait ? Pourquoi ce particulier chez moi ? Qu'y était-il venu faire ? Avais-je commis un crime, sans le savoir, que l'on me plaçait sous sa surveillance ?

Cependant, en examinant de plus près, je reconnus que la chose n'était pas un véritable "brasse-carré," mais seulement sa défroque : un balai enfilé dans le vêtement formait le corps, une canne, passée dans les manches, tenait les bras en croix, et un plumbeau, coiffé de bicorne, représentait une tête chevelue.

Je devine alors ce qui a dû se passer : mon pays Leguen sera venu pour m'éveiller et n'aura pu y réussir, car j'ai le sommeil dur ; comme il a fait une connaissance à notre bal d'hier, il aura

trouvé bon de se parer de mes frusques pour s'en aller faire le faraud auprès d'elle, pensant que s'il n'avait encore pour vingt-quatre heures à dormir.

Attends un peu, mon vieux, que je dis, tu te figures que je vais rester consigné, pendant que toi tu godaillies avec ta belle ! et le dîner de tantôt donc, à la salle de Venise ! Malheur, je n'y manquerais pas pour un boulet de canon.

Ni une, ni deusse, je saute à bas du pieu et j'endosse l'uniforme de brasse-carré, qui me va pas trop mal, car nous sommes, Leguen et moi, à peu près taillés sur le même gabarit. Ça n'a pas été long : il y avait bien le chapeau, qui n'entraît qu'à moitié ; j'ai mis mon genou dedans et j'ai tiré par un bout, il a cédé, je me coiffe, il entre jusqu'aux oreilles ; je l'incline légèrement sur babord ; la tunique me serre un peu le col et tout le fourbi d'amarrage me semble assez gênant ; mais baste, en marchant vite, on n'y verra rien : je boucle le ceinturon et je sors.

La traversée, pour aller jusqu'à la salle de Venise, se fit sans avarie. En route, je croisai Miossec, le maître d'équipage, qui dit en se retournant :

—T'nerre de Brest ! voilà un brasse-carré que je connais, on dirait Lahurec.

—C'est peut-être son frère, répondit le second maître Correllou, qui accompagnait Miossec.

Moi, je riais dans ma barbe et je marchais la tête haute, le corps droit.

J'arrive à la porte de la salle du banquet où mes collègues, les autres commissaires étaient réunis ; il y avait là Weyant, Hérault, Mouton, Pomerel, etc. En m'attendant, ils avaient bu déjà deux ou trois apéritifs et les langues commençaient à se délier. J'ouvre, et, de ma plus grosse voix, je prononce en étendant la main :

"Au nom de la Loi !! je vous arrête !!!"

Il y eut un instant de silence, mais ce ne fut pas long, j'étais reconnu ; l'on entendit un grand éclat de rire ; tous se levèrent, et, faisant la ronde autour de moi, ils criaient : "Par le sabord, le gendarme !" "Ah ! non, tenez bon," que je répondais, "pas avant d'avoir pris ma ration du frichti."

Enfin, l'on se calma, l'on se mit à table et l'on donna un bon coup de dent, l'on but surtout. Les camarades, ignorant les raisons qui m'avaient forcé à me travestir de la sorte ne cessaient de répéter : "Cet animal de Lahurec, il n'y a que lui pour avoir des idées pareilles." Au dessert, les têtes étaient pas mal échauffées : mon malheureux chapeau passa sur toutes ; on mit du vin dedans, on essaya d'y brûler du punch ; puis, finalement, on laissa rouler sous le pont.

Tout ça, c'était très joli ; mais je commençais à en avoir mon saoul de cette mascarade ; puis, il me fallait être rentré à cinq heures, au coup de canon du réveil. Je me dis : "Mon vieux, assez rigolé ; tu ne peux te présenter au quartier dans cet accoutrement ; il s'agit de voir ton pays, détenteur de ta pelure." Je n'étais pas trop inquiet pour le retrouver, pensant qu'il devait être en train de danser, dans la salle tout à côté ; après un dernier verre, je m'y rendis.

J'avais supposé juste : au milieu d'un quadrille, j'ai aperçu Leguen qui faisait le "cavalier seul." Il s'en payait, le bougre, dans mon beau costume neuf, avec mes médailles et mes galons ! A la fin du morceau, lui mettant la main sur l'épaule, je lui dis :

—Eh ! pays, assez chahuté comme ça, faudrait voir à me rendre mon fourniment.

Sitôt revenu de sa surprise, il me fait comprendre par signes qu'il veut rester encore, et regarde sa cavalière d'un air navré.

—Reste encore un peu, me demande-t-il.

—Ah ! non, tu comprends, je ne peux pas ; il faut que je rentre ; je ne veux absolument point me mettre en retard, surtout après une permission de quarante-huit heures. Et je le prends par le bras pour l'emmener.

La particulière se met entre nous. Un groupe se forme et chuchotte... La musique entame une nouvelle danse. Leguen se jette dans les bras de son amoureuse, et les voilà repartis tous deux, dansant de plus belle.

—Ah ! mais non ! Ah ! mais non, que je dis, tu danseras après tant que tu voudras ! pour l'instant, il faut que nous échangeons de tenue.

Là-dessus, il veut s'esquiver ; je le retiens par le bras. Les autres danseurs, presque tous marins, pensent que je veux arrêter leur compagnon et prennent fait et cause pour lui, en un instant je suis entouré de groupes menaçants. La musique cesse ; je veux m'expliquer, bernique : j'ai la parole coupée, de tous côtés l'on crie :

—Enlevez le gendarme ! à la porte, le brasse-carré !

Bousculé par les uns, abruti par les autres, je commence à sentir la moutarde me monter au nez. A un coup de poing, furieusement appliqué sur mon bicorne, je riposte par un coup de savate, qui étend mon agresseur à mes pieds. La mêlée devient générale, les aiguillettes de mon habit de gendarme sont arrachés, l'on me cogne de partout, moi, je m'escrime de mon mieux ; ce qui m'écœure le plus, c'est d'assommer des copains que mon uniforme a trompés, qui, croyant cogner sur un gendarme, tapent sur un des leurs. Au plus fort de la bagarre, un farceur éteint les becs de gaz ; la lutte se continue dans l'obscurité.

Les garçons de l'établissement sont allés chercher la garde. Une patrouille de marins entre dans la salle ; c'est un sauve-qui-peut général. On arrête à droite et à gauche. En tout cas, je suis emmené avec deux autres combattants qui ont la figure comme des pains de six...

Au poste, l'on s'expliqua. Leguen, qui avait été arrêté aussi, connaissait l'adjudant de semaine. L'on nous fit changer d'effets et on le relâcha, le gredin ; mais moi, je fus fourré au *mazoro* pour huit jours.

Et voilà ! la terre m'est funeste ! Quoi que je fasse ! malgré mes meilleures intentions, il m'arrive toujours des avaries ! Aussi, je compte bien embarquer sur le *Sané* qui part en Chine pour trois ans ; là, au moins, je serai tranquille.

Plus souvent, qu'on m'y reprendra, à bringuer avec ces satanés brasse-carré ! Mathurins et gendarmes, voyez-vous, cela ne peut pas trafiquer ensemble, c'est comme qui dirait filet et poisson, vent arrière et vent debout !... Aussi, gare les jambes ! si jamais je puis en arquerpincer un, de ces gendarmes ; je lui ferai payer cher les huit jours que je tire, et les intérêts en plus ! Malheur de malheur !

ÉCHAPPÉ BEL



Le ramp.—Voulez-vous me donner pour dix sous de whisky ?

Le commis de bar.—Certainement.



Le commis de bar.—Ah ! voleur, pour qui me prenez-vous donc ?

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

PROLOGUE—LA LÉGENDE

II.—IL N'Y A PAS DE FUMÉE SANS FEU

(Suite)

L'église d'Étretat, dont la construction remonte au douzième siècle, est un monument assez curieux du style de l'architecture byzantine. Un porche, orné de sculptures grossières, précède la nef.

L'abbé Bricord, nous le répétons, traversait ce porche au moment où il rencontra les pêcheurs.

Tous les six ôtèrent simultanément leurs bonnets rouges.

—Mes enfants,—leur dit le prêtre en s'arrêtant,—est-ce le bon Dieu, où bien, est-ce moi que vous venez chercher ici ?

—C'est vous, M. le curé... —répondit le père Coquin,—c'est à vous que nous avons affaire.

—Eh bien, que me voulez-vous, mes enfants ?...

—Nous venons vous prier de prendre votre gros livre, votre eau bénite, votre goupillon, et de venir avec nous sur le Perrey.

—Mais,—fit l'abbé Bricord,—je n'avais point entendu dire qu'il y eût un nouveau canot ou une nouvelle barque à bénir aujourd'hui.

—Oh ! il n'y en a pas non plus.

—Alors, pourquoi me demander, ainsi que vous le faites, de porter sur la plage le missel et l'eau bénite ?...

—Oh ! monsieur le curé, ce n'est pas d'une bénédiction qu'il s'agit...

—Ah !—murmura l'abbé Bricord avec étonnement.

—Il s'agit de maudire !... il s'agit de chasser !... —reprit le vieux pêcheur.

Le prêtre recula d'un pas et sembla pâlir.

—Maudire !... chasser !... —répéta-t-il,—et qui donc ?...

—Le diable,—répondit le père Denis Coquin d'une voix sombre.

III.—L'ABBÉ BRICORD—ALAIN—THÉMISE

En entendant les dernières paroles prononcées par le vieux pêcheur, l'abbé Bricord avait repris aussitôt sa figure calme et bien-faisante.

Seulement, un léger sourire, qui s'efforçait de ne point paraître ironique, entr'ouvrait ses lèvres et laissait voir ses dents blanches et bien rangées.

—Chasser le diable !... —répéta-t-il.—Eh ! mes pauvres enfants, je le chasse autant que je puis, et ce que je demande à Dieu dans mes prières, avec le désir le plus ardent d'être exaucé, c'est d'éloigner de nous ce tentateur qui rôde sans cesse autour de nos âmes.

Et le jeune prêtre ajouta, mais tout bas :—*Quærens leo quem devoret !*...

—Ah bien ! par exemple,—répliqua le père Coquin qui n'avait pas compris le moins du monde que l'abbé Bricord parlait au figuré, le bon Dieu ne vous a pas écouté pour cette fois-ci, monsieur le curé... il a laissé venir le diable... et c'est pour ça que nous voudrions que vous vous donniez la peine de venir le chasser...

—Je vous accompagnerai partout où vous le voudrez, mes enfants ; mais enfin, ce démon dont vous parlez, où est-il ?...

—Dans la Tour Maudite.

—Ah ! ah !... vous en êtes bien sûrs ?

—Oui, monsieur le curé.

—Vous l'avez vu ?...

Le vieux pêcheur hésita avant de répondre ; mais cette hésitation fut de courte durée.

—Non, monsieur le curé, nous ne l'avons pas vu, mais c'est tout comme...

—Quelqu'un, alors, vous a dit l'avoir vu ?...

—Non, M. le curé, personne.

—Expliquez-vous mieux, dans ce cas, je vous en prie, car je ne vous comprends guère.

—Monsieur le curé, il sort de la fumée de la Tour Maudite ?...

Et le père Coquin s'arrêta convaincu que cette phrase allait produire sur son interlocuteur le même effet qu'elle aurait produit sur lui-même, si elle lui avait été dite dans une semblable circonstance. Son attente fut déçue.

—Eh bien ?—demanda simplement l'abbé Bricord.

—Monsieur le curé !—s'écria le pêcheur,—je vous dis qu'il sort de la fumée de la Tour Maudite !... Est-ce que vous trouvez que ça ne prouve rien ?

—Cela prouve évidemment qu'il y a du feu,—répondit l'abbé Bricord en souriant de nouveau.—Je n'ai point la prétention de nier à

l'infaillibilité du proverbe qui affirme qu'il n'y a point de fumée sans feu.

—Mais ce feu, monsieur le curé, qui l'a allumé ?

—Je n'en sais rien, ni vous non plus à ce qu'il paraît.

—Nous le savons que trop, au contraire, monsieur le curé, c'est le diable !...

L'abbé Bricord haussa les épaules.

—Mes pauvres enfants,—fit-il d'un ton moitié indulgent, moitié sévère,—si vous me disiez cela un soir de *Caudrée*, je croirais que le gros cidre vous a porté à la tête et vous a oté le bon sens et la raison...

—Ainsi, monsieur le curé,—reprit avec un grognement sourd le père Coquin, que la contradiction irritait,—ainsi vous ne croyez point qu'il sort de la fumée du toit de la Tour Maudite ?... Nous nous sommes pourtant mis à six pour la voir, cette fumée, et avec douze bons yeux, je vous en répond !...

L'abbé Bricord frappa légèrement du pied.

—Ah !—s'écria-t-il,—ce ne sont pas les yeux du corps qui vous manquent, pauvres esprits aveugles que vous êtes !... ce sont les yeux de l'intelligence !... Ce n'est point la fumée que je nie, c'est la cause à laquelle vous l'attribuez !... Laissez donc là vos suppositions absurdes, qui viennent déjà de me faire commettre le péché d'impatience, dont je m'accuse et dont je me repens, et retournez tranquillement à votre besogne.

Et l'abbé Bricord, saluant de la main le groupe des pêcheurs, fit quelques pas pour s'éloigner.

Le vieux Denis Coquin se gratta l'oreille, et dit :

—Comme ça, monsieur le curé, vous ne voulez point venir à notre aide ?...

—De quelle façon l'entendez-vous, mon ami ?

—J'entends que vous refusez de porter sur le Perrey votre gros livre et votre eau bénite, et de chasser le diable en disant des paroles...

—Oui, certes, je refuse.

—Et pourquoi ?

—Parce que si Dieu, dans certains cas, a accordé à ses ministres sur la terre le droit et le pouvoir d'exorciser le malin esprit, les formules de l'exorcisme, dans une circonstance comme celle qui se présente aujourd'hui, ne seraient et ne pourrait être qu'une cérémonie dérisoire, par conséquent sacrilège.

—Ah ! bien ! puisque c'est comme ça,—répliqua le vieux pêcheur en remettant son bonnet rouge et en l'enfonçant jusque sur ses yeux, orangeux symptôme qui ne manquait jamais de faire trembler sa femme et ses dix enfants,—puisque c'est comme ça, nous n'avons plus qu'à dépecer nos barques et qu'à en faire du bois à brûler !...

—Êtes-vous fou, Denis Coquin !—dit vivement l'abbé Bricord,—et que signifie cela ?...

—Dam ! monsieur le curé, nous ne retournerons point à la mer, pour sûr, tant que nous aurons le diable pour voisin... et puisque vous ne voulez pas le chasser...

Il n'eut pas le temps d'achever.

—Ah ! pauvres têtes faibles !... —s'écria le jeune prêtre, pauvres ignorants et pauvres aveugles qui refusez de vous laisser conduire et éclairer par celui qui voit plus loin que vous et mieux que vous, il faut donc vous céder, sous peine de voir votre entêtement et votre crédulité enfanter des malheurs... Que Dieu me pardonne ma faiblesse ! je vais avec vous...

—Monsieur le curé,—hasarda le père Coquin, radieux de la première victoire qu'il venait de remporter,—n'oubliez pas le gros livre et l'eau bénite.

—Je n'en aurai pas besoin,—répondit l'abbé Bricord,—venez...

Et il se dirigea rapidement vers la plage, suivi de son cortège de pêcheurs.

Quand ils arrivèrent sur le galet, tous les habitants du village, hommes, femmes et enfants, s'y trouvaient déjà réunis.

Leurs regards, exprimant toutes les variétés de la curiosité et de l'effroi, se fixaient avec obstination vers la Tour Maudite, qui couronnait toujours son aigrette de fumée blanchâtre.

Rien n'éveille l'imagination comme la terreur.

Un certain nombre de paysannes affirmèrent,—et de la meilleure foi du monde,—qu'une très forte odeur de soufre venait jusqu'à elles.

À l'arrivée du prêtre, toutes les têtes se découvrirent et le silence le plus absolu régna sur la plage.

—Monsieur le curé,—dit le père Coquin en touchant doucement le coude de l'abbé Bricord,—voyez-vous ?...

—Sans doute, je vois cette fumée dont vous m'avez parlée...

—Eh bien, monsieur le curé, voici ce qui arrivera tout à l'heure : quand vous aurez dit vos paroles, la Tour Maudite s'écroulera dans la mer avec un fracas épouvantable, et le diable disparaîtra sous la forme d'un serpent de feu, ou sous tout autre non moins horrible...

—Je ne dirai pas de paroles... —la Tour ne s'écroulera point dans la mer... vous ne verrez aucun serpent de feu... et je calmerai vos inquiétudes d'une façon beaucoup plus simple...

—Laquelle donc, monsieur le curé ?

—Je vais aller à la Tour Maudite. . . j'y pénétrerai, et je saurai par qui est allumé ce feu dont la fumée cause votre épouvante. . . .

Le vieux pêcheur leva les mains vers le ciel.

—Ah ! miséricorde, —s'écria-t-il ensuite avec une douleur sincère, notre bon curé n'a plus sa tête ! . . .

L'abbé Bricord sourit de nouveau, de son même sourire doux et un peu railleur.

Il ne répondit point à Denis Coquin.

—Mes enfants, —fit-il en s'adressant à un groupe de jeunes gens qui l'entouraient, —je vais à la roche d'Amont, mettez un canot à la mer, je vous prie. . . .

Après une demi-minute d'hésitation, trois jeunes gens se détachèrent du groupe.

Ils firent glisser un canot sur le galet, et bientôt la légère embarcation se trouva à flot.

La stupeur était générale.

—Maintenant, —reprit le curé, —qui vient avec moi ?

Un profond silence accueillit cette demande.

—Qui vient avec moi ? . . . —reprit l'abbé Bricord.

Même silence.

—Eh bien, —fit alors le prêtre, voyant que personne ne se présentait, —j'irai seul, et, avec l'aide de Dieu, j'arriverai. . . .

Et il se dirigea vers le canot qui, retenu par une longue corde, dansait furieusement sur les lames.

En ce moment un jeune homme s'avança.

C'était Alain Poulailler, celui qui, le premier, avait donné l'idée d'aller chercher le prêtre.

—Ma foi, monsieur le curé, —fit-il, —votre peau vaut mieux que la mienne et puisque vous vous risquez, je puis bien me risquer aussi. . . D'ailleurs, tout seul et n'ayant pas l'habitude de manier l'aviron, vous resteriez en route, et, surtout, vous ne viendriez jamais à bout d'aborder la roche. . . . Je vais avec vous, monsieur le curé. . . .

Ces paroles produisirent une impression profonde sur les assistants.

Alain Poulailler prit aussitôt dans l'esprit de tous les pêcheurs assemblés des proportions gigantesques.

Seulement on entendit, au milieu de la foule, pousser un faible cri.

Une jeune fille venait de s'évanouir à demi dans les bras de ses compagnes.

Cette jeune fille était tout à fait gracieuse et charmante.

La *capeline* du pays encadrait merveilleusement son visage frais et rond, dont les riches couleurs rappelaient celles des plus belles pommes de Normandie.

Ses cheveux et ses yeux étaient noirs, d'un noir bleuâtre et velouté.

Cette jeune fille se nommait Artémise Vatinel, et, par abréviation, *Thémise*.

Sa beauté vivace et luxuriante, pleine de sève et de verdure n'avait besoin d'aucun art pour sembler complète, donnait un charme infini au simple costume que nous venons de décrire.

Thémise et Alain s'aimaient, du moins le disait-on généralement dans le village.

Après ce qui venait de se passer, il devenait, on en conviendra, tout à fait impossible d'en douter encore.

Peut-être, si Alain Poulailler avait entendu le petit cri poussé par Thémise et s'il avait vu son demi-évanouissement, peut-être sa résolution d'accompagner l'abbé Bricord à la Tour Maudite aurait-elle chancelé.

Mais Alain était déjà trop loin sur le galet pour rien voir et pour rien entendre.

IV.—LE DIABLE

Vraisemblablement nos lecteurs s'étonnent des singuliers noms que nous donnons à nos personnages.

Denis Coquin, —Zéphyr Samson, —Tranquille Dragon, —Artémise, etc. . . . —Voilà, certes, pour des paysans, des appellations étranges.

Nous n'en disconvenons point, et nous nous bornons à affirmer que ces noms, nous ne les inventons pas.

Le village d'Étretat compte, aujourd'hui, quinze cents âmes.

Eh bien, les deux tiers au moins des familles s'appellent Coquin,

—Samson, —Valin, —Vatinel, etc. . . .

Les *Coquin* passent même généralement pour les plus honnêtes gens du pays.

Voilà pour les appellations de famille. —Nous ne nous chargeons nullement de les expliquer.

Quant aux petits noms, les plus usités sont ceux-ci : Zéphyr, —Tranquille, —Alain, —Sénateur, —Artémise, —Cléopâtre, —Rade-gonde, etc. . . .

C'est donc aux usages du pays, et non pas à nous, qu'il faut attribuer cette bizarrerie.

Cela dit, passons.

L'abbé Bricord était descendu si bas sur la plage, que l'écume de la mer venait mouiller ses pieds.

Alain Poulailler pesa sur la corde au bout de laquelle dansait le canot.

La petite barque s'approcha de terre aussitôt, et l'abbé Bricord s'appretait à s'y élancer quand une gigantesque exclamation, composée du cri simultané de quatre cents personnes, retentit soudainement.

—Regardez ! . . . regardez ! . . . —disaient toutes ces voix.

Un homme d'une très haute taille et d'une apparence étrange venait de sortir de la Tour Maudite, et s'avancait sur les bords de la plate-forme.

Cet homme, autant du moins que la distance permettait d'en juger, portait une longue barbe rousse qui retombait jusque sur sa poitrine.

Ses cheveux, de la même couleur, étaient au contraire coupés tout à fait ras.

Il était vêtu d'une sorte de justaucorps de toile à voile, et d'une de ces petites jupes grises comme en portent les pêcheurs bretons.

Sa tête et ses jambes restaient nues.

Pendant une ou deux secondes, il conserva l'immobilité la plus complète, puis il rentra dans la Tour.

Il en ressortit presque aussitôt, portant une petite barque sur ses épaules.

Il fallait que la barque fut bien légère ou que la force de l'inconnu fût surnaturelle, car son fardeau ne l'empêchait point de marcher d'un pas ferme et hardi sur les pointes des rochers baignés par la lame.

Quand il eut atteint un endroit où il se trouvait au niveau de la mer, il s'arrêta ; il se débarrassa du canot qu'il portait et le laissa glisser sur un plan incliné de la roche.

Puis il bondit dans cette frêle embarcation, qui semble près de chavirer sous ses pieds et qui disparut complètement, cachée par une vague énorme.

Les pêcheurs et les paysans rassemblés sur la plage regardaient cette scène avec une stupeur et une curiosité qu'il est facile de se figurer.

Toutes les poitrines étaient haletantes, personne ne respirait plus, —le jeune prêtre lui-même se sentait ému et troublé.

Pendant un instant, chacun crut que l'esquif venait de sombrer. Il n'en était rien.

On le vit presque aussitôt reparaître au sommet d'une lame, flottant comme un bouchon de liège.

Alors l'inconnu dressa un petit mât, déploya une voile carrée, et serrant le vent au plus près, le canot se dressa d'abord comme un cheval trop ardent qui se cabre quand on lui fait sentir le mors ; puis il se mit à bondir sur les flots avec la rapidité de l'éclair.

L'inconnu gouvernait de manière à traverser la baie dans toute sa largeur et à gagner la pleine mer, de l'autre côté des falaises de gauche.

—Ah ! —s'écria Denis Coquin, —du train dont va cette coquille de noix, elle sera sans dessus dessous dans trois minutes, à moins que ce ne soit le diable qui la conduise. . . . ce que je crois toujours. . . .

En même temps, et comme pour donner raison aux paroles du vieux pêcheur, un violent coup de vent coucha presque entièrement sur le côté l'esquif de l'inconnu.

Le sommet du mât laboura la mer.

Denis Coquin se frotta les mains d'un air de triomphe.

—Voilà la chose ! . . . —murmura-t-il, —je savais bien que ça finirait comme ça, et. . . .

Mais il n'acheva pas.

Le canot s'était redressé et continuait sa course furieuse.

Denis Coquin arracha son bonnet de laine et courut à l'abbé Bricord.

—Monsieur le curé. . . monsieur le curé, —murmura-t-il d'une voix hurlante, —j'espère que vous n'en doutez plus. . . . C'est le diable ! le grand diable d'enfer ! . . . Au nom du bon Dieu, ne le laissez pas échapper quand vous l'avez comme ça sous la main ! . . . —Dites une parole, une simple parole, et vous allez tout voir s'engloutir. . . . la barque et le patron. . . .

—Denis Coquin, —fit le jeune prêtre d'un ton sévère, —est-ce sérieusement que vous me priez de demander à Dieu la perte d'un de vos semblables ? . . .

—Un de mes semblables ! . . . —répéta le vieux pêcheur en reculant avec épouvante. —Ah ! grand Dieu ! . . . monsieur le curé, ne dites pas des choses comme ça, ou je suis perdu ! — Vous ne me croyez point ? . . . Eh bien, voyons, faites seulement le signe de la croix. . . . rien que le signe de la croix, monsieur le curé. . . . et vous verrez. . . .

Denis Coquin parlait d'une voix tellement suppliante, et d'ailleurs sa demande avait pris des proportions si modestes, que le prêtre crut pouvoir accéder à cette prière.

(A suivre.)



Frank La Rosa, gymnaste et équilibriste hors ligne au Parc Mont-Royal Jeudi 26 courant.

LE LANGAGE DES CACHETS

La cire à cacheter abandonnée depuis quelques années, semble reprendre sa vogue primitive. Aussi chaque couleur a-t-elle une signification spéciale.

La cire blanche signifie une demande en mariage ;

La noire, naturellement le deuil ;

La violette, est pour une lettre de condoléance ;

La cire brune ou vieil or s'emploie pour une invitation à dîner ;

La couleur rubis est réservée aux amoureux ;

La verte, pour le malheureux à qui il reste encore un brin d'espérance ;

Très pâle, amitié ;

Rose, une lettre d'amour ;

Jaune, jalousie.

Or et argent signifient constance.

Le papier à lettre peut être de n'importe quelle forme et la couleur doit s'accorder avec celle de la cire. Le papier de deuil maintenant, est tout noir, les bords seuls sont couleur d'argent, et l'encre dont on se sert pour ce papier est blanche argent.

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA
Tonique puissant pour guérir :
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE
ÉPUISEMENT NERVEUX
Aliment indispensable dans les **CRÉCANCES DIFFICILES**.
Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
Echantillons gratuits envoyés aux médecins.
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU,
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
LE CÉLÈBRE
CHOCOLAT MENIER
Ventes Annuelles dépassent **33 MILLIONS** de Livres.
Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal.

UN BON CONSEIL DE PARIS

Les dernières nouvelles de Paris, la ville-lumière, mande que dans tous les ménages l'on se sert presque exclusivement de la "LESSIVE PHÉNIX" pour le lavage, depuis le parquet de la cuisine jusqu'aux articles de la plus belle fabrique. A son contact, tout devient, comme par enchantement, net, luisant, et agréable.

Elle rend les étoffes blanches plus blanches et les étoffes de couleur plus brillantes, sans endommager les tissus les plus fins ou brûler les mains.

En vente chez tous les Epiciers.

18 Juin 1902

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL.

PARC MONT-ROYAL

Avenue Mont-Royal, près de la rue St-Denis

Attractions sans Pareilles!

Grande Illumination tous les Soirs

150 LUMIERES ÉLECTRIQUES

NOUVEAUTES DE TOUS GENRES

Signor LA ROSA, du grand Cirque Barnum.
Les célèbres acrobates JEROME et DUCROW.
Le roi des marcheur sur le fil, l'illustre ALFRINO.

Engagés à grands frais, et paraissant à Montréal pour la première fois

FRANCIS PAYETTE, J. BTE CHARLEBOIS et J. BTE PERRAULT, dans leurs spécialités sur la barre horizontale, etc.

CORPS COMPLET DE MUSIQUE

PRIX D'ENTRÉE: 10 cts.

Portes ouvertes tous les dimanches et jours de fêtes à 1 heure p.m. et tous les soirs à 7 hrs.
Représentations à 3 hrs et à 8 hrs p.m.
À 5 minutes de marche de la rue St-Laurent, et à 2 minutes de marche de la rue St-Denis.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 23 MAI,
Après-midi et soirée.

LE DRAME ÉMOUVANT DE

THE INDIAN MAIL CARRIER.

Excellente compagnie, jolis décors, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE:

UNE EXCELLENTE ATTRACTION.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE MARS

22,425 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal

HÂTEZ-VOUS D'ENVOYER

10 Cts.

Magnifiques Feuilletons

A BON MARCHÉ

10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands FEUILLETONS à sensation

"L'ANGE DU FOYER"

— ET —

"Le Remords d'un Ange"

que La Presse a publiés, contenant l'un 112 et l'autre 88 pages grand format

SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents, 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

POUR LES VERS

— LES —

CRÈMES de CHOCOLAT

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR

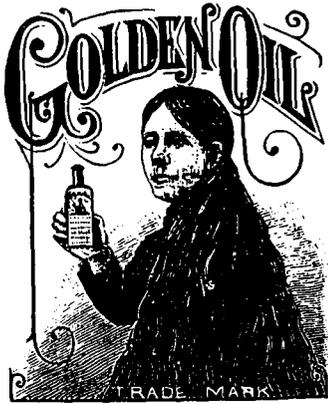
107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL.

Demands de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

BELLE CHEVELURE!

La plus éclatante découverte du siècle!



Plus de têtes chauves, plus de peaux mortes!

L'HUILE DORÉE de Madame Hâmel empêche les cheveux de tomber, fait pousser la barbe et enlève les peaux mortes. Excellent remède pour la calvitie.

Employée avec succès par les barbiers pour le shampooo. Prix 25 centimes la bouteille.

En vente chez tous les pharmaciens.

Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc.

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

POIRIER, BESSETTE & CIE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

"LA NOUVEAUTÉ"

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig, MONTREAL.

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

TREADWELL & TESCHNER

32 and 34 Frankfort Street, New-York



NARCISSE BEAUDRY & FILS

GRAND CHOIX DE

Montres, Bijoux, Argenterie et Lunetterie

1580 RUE NOTRE-DAME

Et 164 et 166 RUE SAINT-LAURENT

MONTREAL

23 Juillet 1892

A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRÉ (hebdomadaire).— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.— Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur. 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.—Ecrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.— Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas, NEW YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.— Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE.— Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris.— Specimen franco sur demande.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire).— Prix d'abonnement 12 frs. 30, No 1 rue Rameau, Place Louvois, Paris, France.

PILOLES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE
PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

COMPAGNIE FRANCO-CANADIENNE

— DES —

ANNONCES LUMINEUSES.

La meilleure et la moins chère des publicités.

MM. PERRON & LAFOND

221 RUE CRAIG

MONTREAL.

E. G. SIMARD, B. C. L.

(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMERO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

OCCASION!

— A LA —

Librairie Poirier, Bessette & Cie

516 RUE CRAIG

MONTREAL

LIVRES DE NOTES

Magnifique Livre de Notes relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Trois charmants Livres de Notes, 4 pouces par 2½, couvert toile, dos doré, renfermés dans un étui couvert en toile. Les trois livres et l'étui envoyés par la poste pour 7 cents.

Magnifique Cahier pour autographes, souvenirs, chromos, etc., 9 pouces par 7, relié en im. cuir, fantaisie dorée et chromos. Par la poste 23 cents.

Un Set de Cinq Dés renfermés dans une boîte nickelée. Par la poste, 6 cts.

Tous ces articles sont envoyés franco par la poste aux prix ci-dessus marqués.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulaires, Livres,
Brochures, Pamphlets,
Affiches, Programmes,
Cartes de visite, Cartes d'affaires,
Entêtes de comptes, Pancartes,
Annonces d'encan, Etiquettes,
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.